10me Année — JUILLET 1959 — N° 119 Prix : 7 Francs.



REVUE MENSUELLE
Contient les bulletins officiels de l'Association Royale Littéraire Wallonne de Charleroi, de la Fédération Royale Littéraire, Dramatique du Hainaut de la Fédération Royale Wallonne du Brabant (a.s.b.l.).

El Bourdon

d'Châlèrwè èt co d'ayeurs

Publié sous le Patronage de l'Union Royale Nationale des Fédérations Wallonnes.

Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique, de l'Institut Provincial de l'Education et des Loisirs, des Administrations Communales de Charleroi, Liège, Mons, Jumet, Beaumont, Gosselies, Farciennes, Frasnes-l.-Gosselies, Marcinelle, Montignies-sur-Sambre, Gozée, Gouy-lez-Piéton, Dampremy, Auvelais...

BUREAU : 31, RUE DU LABORATOIRE, CHARLEROI



ARILLE WASTERLAIN, le chantre de Godarville,
est un de ceux qui honorent l'Association Littéraire Wallonne de Charleroi
par ses brillants succès à d'innombrables concours,
et ses multiples enregistrements sur disques.

LE GRAND HOTEL
DE L'EUROPE

27, Rue du Collège
Tél. 32.00.38 CHARLEROI

PROPRIETAIRE : R. CORNIL

SA TAVERNE
SON RESTAURANT REPUTE
SA CAVE

Salles pour Réunions et Banquets

Local
de la Fédération Royale Littéraire
et Dramatique Wallonne du Hainaut.

VENEZ PASSER
DEUX HEURES AGREABLES

à l'ELDORADO
et l'EDEN

★

DES SPECTACLES DE CHOIX
VOUS Y ATTENDENT

Wallons...

Pou bén vos pôrtér
buvèz del GRENIER

Charleroi - Tél. 32.19.27 - 32.50.67

FUMEZ

LEO

CIGARETTES LEGERES DE QUALITE

LES 13 ET 14 JUIN
A MALMÉDY

Les congressistes étaient nombreux. Ils y ont fait du bon travail, quoique l'un d'entre eux, au verbe imagé, l'estimait trop académique encore. Des propositions pratiques ont été faites par les délégués du ministère de l'Instruction publique (Service de l'Education Populaire). Des engagements ont été pris. Quoique les débats aient été réduits au minimum, et sans que le comité soit en faute, on peut dire que l'unanimité s'y est faite rapidement sur la nécessité pour le théâtre wallon d'actualiser ses sujets, son écriture et sa technique.

Des représentations étrangères à Malmédy, la carolorégienne était la plus nombreuse. Voilà qui doit nous rendre fiers. Il y avait là, outre les présidents Marcel Bastin et Emile Lempereur, Arthur Noël, Pierre Ramelot, Roger Duhautbois, Georges Fay, Marc Deburges, Victor Byloo, un délégué du Cercle Art et Amitié, de Marcinelle, deux délégués du Coq Wallon de Gilly. Il y avait aussi Jules Evrard, qui écrit en namurois mais est également à notre Association Wallonne de Charleroi.

A titre personnel, E. Lempereur présenta un rapport sur le répertoire wallon, ses richesses, ses lacunes, les conditions spirituelles et matérielles dans lesquelles il se développe. Sans doute, aurons-nous le plaisir de le lire dans le « Bourdon ». Disons déjà qu'il nous frappa par son mariage nuancé de bon sens et d'idéal.

La partie distrayante et gastronomique fut parfaite en tous points. Quelle cordialité chez ces combattants de première ligne ! Quelle belle région !

Vraiment, le XXVIe Congrès de Langue et de Littérature a été une réussite. Nous en sommes heureux pour ses organisateurs et pour notre cher mouvement wallon.

VIDI.

On pout bén rire

TROP FADE

L'contrèmête. — Bén, Djoseuf, vos n'rin plichèz vos breuwète qu'a mitant ; ravisé Tehodôre, li, come i kètchè l'cène.

Djoseuf. — Waye, mès, li, il est trop fa de pou daler deûs coûps pou iun.

★

ENE MINTRIYE DE GAZETE

Louwis. — Dju véns d'lîre dins «L'feuye qu'en Amèrique i-n-a ène auto pou two djins.

Zidôre, après awo ieû l'ér' dè carculé dins li-minme. — C'èst co dès mintrîye dè gazète. Si ç'astoût l'vré, is n'frinent né dès autos a quate èy'a chîs places.

★

POUVE ZIRE

Douward. — Sés' bén, Lomîr, qu'o vén d'min.nér l'feume Zîrè al cimintière ?

Lomîr. — Nén possibe ! bén è-n-a nén co deûs mwos qu'il est dins l'tère.

Echène. — Poûve Zîrè ! I-n-a jamés pon ieu d'chance.

La surabondance des matières nous oblige à remettre de très nombreux articles au prochain numéro, qui paraîtra d'ailleurs AVANT le 1er août.

JEAN WALON serait reconnaissant au lecteur du « Bourdon » qui pourrait éventuellement lui communiquer le petit format de « Pauv' rivadgeuse », édité par les éditions Nelly de Jumet, en 1929 ou 1930, musique de Jos. Degrez, paroles de Jean Walon et dont l'édition est épuisée et introuvable en librairie. Merci d'avance. - Zénon Marchal, 17, rue de l'Espérance, Montignies-s-Sambre.

Tél. 31.52.02

La BOITE de BAPTEME

CARTONNAGE ET IMPRIMERIE

Fabrique et vend
BOITES & COFFRETS DE BAPTEME
21, Rue Isaac (près de la Maternité)
et 45, Boul. P. Janson (près Clinique)
CHARLEROI

GENERAL ACCIDENT

ASSURANCES TOUTES NATURES

AUTO - MOTO - VOL - INCENDIE - ACCIDENTS - VIE

Une société sérieuse - Les meilleures garanties

Renseignements : M. BARRY, 280, Rue Brigade Piron, Montignies-sur-Sambre

EL BOURDON
d'Châlèrwè

REVUE WALLONNE MENSUELLE

ABONNEMENTS :

De soutien (luxe) 1 an : 125 fr. - Ordinaire 1 an : 75 fr. ; 6 mois : 40 fr.
Congo Belge : 1 an : 85 fr. — Etranger : 1 an : 110 fr.
(à verser au C. C. P. 198056 de F. Barry, Charleroi)

Edit. resp. : F. BARRY, 31, rue du Laboratoire, Charleroi. - Tél. 32.92.94

Tous les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

LA COUPE DU ROI ALBERT

Causerie donnée à Liège le 31 mai 1959
par **M. Emile CHERMANNE,**
secrétaire général de l'Union Nationale des Fédérations Wallones,
à l'occasion du 65e anniversaire de la Royale Fédération Wallonne
Littéraire et Dramatique de la province de Liège.

Le 26 mai 1931, le roi Albert, voulant marquer le haut intérêt qu'il portait au théâtre wallon amateur, informait l'Union Nationale des Fédérations Wallonnes qu'Il lui accordait, sous forme de « challenge perpétuel », une coupe à mettre annuellement en compétition entre les sociétés affiliées de Wallonie.

Ce geste royal mettait ainsi sur un pied d'égalité les théâtres amateurs wallon, français et flamand.

La délégation chargée de recevoir le joyau des mains du Roi, était composée de Messieurs Charles Defrêcheur, président de l'Union Nationale et de la Fédération Wallonne de la Province de Liège ; Arthur Noël, secrétaire général de l'Union Nationale ; Fernand Stévart, trésorier ; Arille Carlier, président de la Fédération du Hainaut ; Jean Grafé, président de la Fédération namuroise ; Emile Vancutsem, président de la Fédération du Brabant.

La réception au Palais eut lieu le samedi 25 octobre 1931 et le président Defrêcheur, s'adressant au royal donateur et après l'avoir remercié de l'honneur qu'Il faisait à l'Union Nationale, disait :

« En sollicitant de Votre Haute bienveillance cette insigne marque d'intérêt en faveur du mouvement dialectal, nous avons eu sans doute, l'ambition de voir nos chers patois se hausser au niveau des deux autres littératures nationales. Les lettres wallonnes sont, en quelque sorte, une parente pauvre de la splendide littérature française ; elles jouent cependant un rôle qui n'est pas négligeable dans l'éducation des masses populaires dont elles sont les plus proches.

» Mais nous avons surtout considéré que cette compétition nationale contribuerait par son retentissement à rapprocher encore nos provinces entre elles et à unifier notre mouvement littéraire...

» Rapprocher par la culture littéraire les régions si diverses de la Wallonie est le but suprême que s'efforce d'atteindre l'Union Nationale...

» La nouvelle marque de sympathie agissante que Votre Majesté veut bien nous donner par l'octroi de ce bijou précieux, est l'encouragement le plus haut que nous puissions ambitionner.

» Forte de votre puissant soutien, l'Union Nationale continuera avec plus d'énergie son œuvre de propagande et s'efforcera de se montrer digne de la confiance que Votre Majesté lui a témoignée. »

Le compte-rendu de cette audience ajoute que le Roi s'entretint longuement avec les délégués de l'Union Nationale, leur demandant des renseignements précis sur l'activité de leur fédération respective et des cercles affiliés.

Le Souverain fit montre d'une érudition remarquable, se plaisant à commenter des proberbes wallons et l'origine de certains vieux mots, parlant du folklore et de certains travaux littéraires, dont ceux de Jean Haust.

M. Vancutsem exprima le vœu de voir représenter une pièce wallonne au Château de Laeken, ce que le Roi accepta immédiatement.

Il fut ensuite procédé à la remise de la Coupe et le Roi se retira après s'être dit très heureux d'avoir reçu les délégués des diverses provinces wallonnes.

(Voir suite en p. 148).

Une suite à *Faut-il écrire comme on parle ?*

« Monsieur l'éditeur,

» Voulez-vous bien permettre à l'un de vos lecteurs de profiter de vos colonnes pour remercier de tout cœur, M. O. Bastin, l'A.R.L.W.C. et « El Bourdon » de l'exposé « Faut-il écrire comme on parle ? », publié dans le numéro de mai 1959. Il nous a été rarement donné de lire une mise au point aussi sûre de la question, si souvent éludée ou controversée, de l'utilité d'une écriture qui soit en rapport avec les buts que nous poursuivons : présenter de nos dialectes une image, la plus exacte et la plus pure possible ; offrir à l'intérêt de nos compatriotes une production dont la qualité les incite à vaincre les difficultés d'une lecture qui rebute nombre d'entre eux.

Comme le dit si justement M. Bastin, nous devons d'abord essayer d'échapper le plus possible au magnétisme de la langue française écrite et parlée et nous rapprocher de la langue populaire.

La syntaxe wallonne se préoccupe peu de construction littéraire : des phrases hâchées, vivantes, dans lesquelles un même sujet peut quelquefois être traité à la première et à la deuxième ou troisième personnes. La constitution de discothèques à base d'enregistrements effectués dans nos milieux essentiellement wallons nous donnera, espérons-le, l'occasion de nous convaincre de la nécessité d'éviter les longues phrases.

A cette technique de la construction, si l'on ajoute le respect des règles, suffisamment connues aujourd'hui, relatives à l'emploi des différents constituants de la phrase, substantifs, adjectifs, pronoms, verbes auxiliaires, etc., nous avons déjà fait un grand pas dans la bonne voie. Restera le souci d'employer des mots et locutions typiquement de chez nous. Sous l'impulsion des philologues, un même courant se dessine dans nos milieux littéraires wallons, le retour aux véritables sources. Dans leur grande bonne volonté, nos devanciers ne s'en sont pas assez préoccupés. L'examen des œuvres du siècle dernier le prouve à satiété — M. Bastin le démontre lumineusement en citant les trois vers de J. Bertrand. — La production namuroise, Louis Loiseau et L. Piersoul y compris, a échappé à cette « francisation ». Nombre d'auteurs dramatiques actuels à succès s'y complaisent trop souvent. Pour ce qui est

(Voir suite en p. 149).

de nous-mêmes, nous ne pouvons que remercier de tout cœur les fondateurs des Rêlis d'avoir, dès 1909, — relisez la collection du « Bon Cloke » — utilisé le tamisage comme moyen de sélection et d'amélioration. « Wêre mais bon » ne fut jamais devise plus efficiente. Grâce à eux, grâce à elle, nous avons fait notre possible pour nous dégager au maximum de cette solution de facilité. La progression constante dans ce sens se remarque, à partir de son entrée au Cercle, chez le membre assidu, compréhensif et docile aux leçons des chevronnés.

A côté de ce souci de pureté de la langue et en fonction de cette pureté, nous ne pouvons qu'admirer les trucs que vous proposez pour venir en aide aux auteurs, aux acteurs et aux auditeurs. Si le titre de chacune des pièces que l'on présente pouvait déjà faire « passer la rampe » à un seul mot ou à une seule expression, quel renouveau du vocabulaire n'obtiendrions-nous pas en quelques années. Nous songeons aux titre connus : Çu qui vint d'rif, èrva d'raf ; La tindrîye à l'amourète ; Tièsse ou lète ; Gamin fallu ; Li pèkéye dès Djoutes, etc... Déjà le choix d'un titre devrait retenir l'attention. Que dire du texte et des réparties qui se prêtent si bien à l'utilisation du wallon !

Que de fautes grossières ne relève-t-on pas : « li vî-ome qui choneûve braîre », erreur provenant d'une comparaison abusive avec le français « sembler ». Le vrai Wallon dira : **li vî-ome qu'aveûve l'aîr do braire** » ou « **li vî-ome qu'i choneûve qu'i brèyeut** »... Combien d'autres ne pourrait-on y ajouter !

Toutes les fautes, plus ou moins graves, nous les devons à un éloignement, toujours plus sensible, du milieu wallon véritable. Alors, pourquoi hésiter à chercher des moyens de s'en rapprocher ?

Il nous souvient à ce propos de l'aventure suivante arrivée à l'un de nos bons amis. Lors d'un retour au village, il parcourait les champs en compagnie de sa vieille tante à qui il s'adressait : « Tins, il 'è sont d'djà à spaude l'ancène ! » Celle-ci l'arrêtait avec brusquerie : « Bin, ç'côp-ci ! Dispeûy quand èst-ce qui c'n'èst pus staurè l'ancène qu'on faît ! » La leçon fut bien accueillie et, nous dit notre ami : « C'est d'adon qui dj' m'a r'mètu à vlu causè do bon patwès ».

A côté de l'emploi du mot propre, que de nuances qui souvent nous sont restituées dans la conversation avec un interlocuteur bien au courant. Des exemples : « i va bin ièsse binauje » est bien différent de « i va ièsse bin binauje », le premier insistant sur la manifestation de la joie, le second sur l'intensité de celle-ci. De même « si bin mète », se bien placer, se bien habiller, ne doit pas se confondre avec « si mète bin », acquérir une situation enviable. Et ceci : « Nos avons ieû brâmint do mwaîs pwin d'cès trèvints ci ». Nous avons eu **du bien mauvais pain** ces derniers temps, li brâmint s'attachant à déterminer la qualité du pain. D'autre part « nos avons ieû brâmint do pwin qu'asteut mwaîs, d'cès trèvints-ci ». Nous avons eu beaucoup de pain qui était de mauvaise qualité, ces derniers temps ; ici, on insiste sur la quantité.

Défaut de pratique de notre wallon, évidemment !

Alors, pourquoi hésiter pour tenter un rapprochement ? Pourquoi ne pas utiliser plus souvent le wallon dans nos cercles littéraires wallons ? On est un peu gêné de l'écrire ; mais comment pourrons-nous nous plaindre de voir nos frères délaisser la langue de leurs pères lorsque nous-mêmes hésitons à l'employer entre nous ? Pourquoi ne pas nous écrire, comme nous le faisons avec le Baron et E. J. Piret, en utilisant le dialecte ? Un autre moyen nous fut suggéré dernièrement : au cours de travaux qui nécessitent des calculs et même des raisonnements personnels, pourquoi ne pas s'astreindre à employer les termes wallons pour calculer et raisonner à part soi, en se corrigeant à l'occasion ? Nous l'avons fait depuis des mois : voudriez-vous croire qu'avec un peu d'habitude, cela devient aisé, pratique et éminemment formateur ?

Les exemples entraînent, dit-on. Après des semaines, des mois d'essais infructueux, nous en arrivons à obtenir de gens de la campagne, élevés en milieu wallon, des réponses ou des réflexions patoises, alors que, dès le début, se manifestaient une gêne à l'égard du wallon et une grande obstination à utiliser le « belge ». Encore faut-il souvent qu'ils comprennent que l'utilisation du wallon n'est pas une manque de condescendance à l'égard de prétendus arriérés ou le résultat d'une propension à les maintenir dans un esclavage intellectuel.

Certains termes français ne peuvent se traduire en wallon, nous dit M. Bastin. Mais pourtant le mot « illusion » n'a-t-il pas des expressions typiquement wallonne qui y correspondent ?

« Si fè dès-idéyes », « si mète, si foute, si bourè, si tchôkî dès-idéyes o l'tièsse », « ièsse di douce crwèyance », « ièsse dol bone anéye », « ièsse fou vôye », « si brouyi brâmint, « si goûrè », « ièsse lon do compte », « mau sondji», « ièsse à costè (dol quèstion ») : autant d'expressions qui, sous un aspect ou sous un autre, peuvent servir à traduire « se faire des illusions ». Le mot français correspondant ne devrait être employé en pareille occurrence, qu'après avoir épuisé toutes les ressources, souvent plus nombreuses et nuancées qu'il ne le paraît à un examen sommaire.

Les concours de littérature wallonne ne peuvent que faire beaucoup de bien s'ils sont orientés dans cette direction. Reste la production « rentable » : nous ne pouvons que souhaiter à nos auteurs dramatiques, compositeurs ou autres, d'obtenir, grâce à leur talent, de substantiels droits d'auteurs. Qu'ils profitent de leur succès auprès du public pour lui servir du bon wallon : on a trop peu conscience de la puissance de la goutte d'eau.

Un rien de sentimentalisme orienté vers la source de leurs profits ne leur retirera quoi que ce soit de ceux-ci bien au contraire. Personne n'a d'avantage à espérer d'un abâtardissement pas plus du goût ni de la morale que de la langue wallonne.

L. LEONARD.



Lunetterie Scientifique

23, Rue Turenne, CHARLEROI

Téléphone 32.27.72 (Arrêt des Trams)

Assurés sociaux ou non, adressez-vous à cette maison,
VOUS SEREZ SATISFAITS

LA COUPE DU ROI ALBERT

(suite de la page 147)

Le premier concours de la Coupe du Roi, appelé également « Grand Prix du Roi Albert », se déroula les 3, 10 et 17 avril 1932, au Théâtre royal de Liège. C'est de Liège que le Trophée royal partit pour le périple interrompu seulement par la période de guerre 1940-45.

Le Cercle Wallon de Couillet fut le premier détenteur du titre et c'est lui qui eut l'insigne honneur de donner au Château de Laeken, en présence de LL.MM. le Roi Albert et la Reine Elisabeth, l'inoubliable représentation de « Tintin », de Henri Van Cutsem.

Voici, pour mémoire, le palmarès des vingt-deux compétitions qui se sont disputées :

1932 : le Cercle royal wallon de Couillet.
1933 : le Cercle royal verviétois, de Bruxelles.
1934 : le Cercle Sambre-et-Meuse, de Namur.
1935 : le Cercle royal Caritas, d'Ans.
1936 : le Cercle Les Wallons, de Marcinelle.
1937 : le Cercle Pour l'Art et pour le Peuple, de Châtelineau.
1938 : le Cercle royal wallon de Watermael-Boitsfort.
1939 : le Cercle Wallon, de Marcinelle.
1946 : (pour la deuxième fois) le Cercle royal wallon de Watermael-Boitsfort.
1947 et 1948 : le Cercle Les Francs Wallons, de Liège.
1949 : le Royal Théâtre Wallon Tournaisien, de Tournai.
1950 : le Cercle royal Les Wallons du Bassin du Centre, de Bruxelles.
1951 : le Cercle royal Les Vrais Wallons, d'Ougrée.
1952 : (pour la deuxième fois) le Cercle royal wallon de Couillet.
1953 : le Cercle royal L'Effort, d'Ottignies.
1954 : le Cercle dramatique « Pour yeusse », de Monceau-sur-Sambre.
1955 : le Cercle royal Junior, de Nivelles, et le Cercle royal l'Union, de Marchin.
1956 : le Cercle royal Les Amis de la Paix, de Bois-de-Villers.
1957 : le Cercle des policiers liégeois L'Ame Wallonne, de Liège.
1958 : le Cercle liégeois Wallonia, de Bruxelles.
1959 : le Cercle l'Union Warnantaise, de Warnant.

Le « Grand Prix du Roi Albert » a donc été remporté sept fois par des cercles du Brabant ; sept fois par des cercles du Hainaut ; six fois par des cercles de Liège et trois fois par de cercles de Namur.

A ce jour, septante et un cercles ont participé aux concours de la Coupe du Roi, dont une trentaine se sont représentés plusieurs fois, ce qui donne un total de cent trente-deux troupes qui sont passées devant le jury.

Certains cercles, très chanceux, ont enlevé la timbale au premier tour ; d'autres, faisant preuve de ténacité et de persévérance dans l'effort, l'ont obtenue après trois ou quatre essais.

Chacune des compétitions a vu s'aligner de toutes bonnes troupes, qui défendirent leur chance avec acharnement, et toutes les joutes furent suivies avec le plus grand intérêt par les nombreux amateurs du bon et beau théâtre wallon.

Différentes formules ont été éprouvées depuis 1932 : d'abord, en 1932, 1933 et 1934 : la pièce en trois actes, au choix, dans une salle unique ; en 1935, 1936 et 1937 : concours en deux épreuves : pièce en trois actes, au choix des concurrents, et pièce imposée en un acte, issue d'un concours spécial de littérature wallonne.

En 1938, par suite des événements qui se préparaient, on en revint à la formule primitive de la pièce en trois actes, au choix des concurrents.

Début 1940 (le concours de 1939 ayant été retardé en raison des événements, on s'en tint uniquement à la pièce en un acte, imposée aux quatre concurrents de l'époque.

A la reprise des activités, en 1946 : pièce en trois actes, au choix.

1947 et 1948 revirent la formule à deux épreuves ; pièce en trois actes, au choix et pièce en un acte, imposée.

En 1949 et 1950, à la suite de malentendus regrettables, des formules transitoires furent mises sur pied.

En 1951, grâce aux efforts tenaces du président de l'Union Nationale, feu Pierre Delporte, on en revint à la formule que nous connaissons depuis lors :

1) épreuve éliminatoire : pièce en trois ou quatre actes, au choix des concurrents, qui se produisent chez eux, sur le plateau de leur choix ;
2) épreuve finale : pièce en un acte, issue d'un concours littéraire organisé à cette fin et imposée aux troupes finalistes, dont le nombre est maintenant fixé à trois. Cette finale se déroule dans un local unique, dans la province du cercle lauréat de l'année précédente.

L'Union Nationale estime que l'épreuve la plus décisive doit être la pièce imposée en un acte, tandis que la pièce en trois actes doit permettre d'apprécier les possibilités des troupes en présence.

Cette formule satisfait-elle tout le monde ? Nous ne le prétendrons certainement pas, mais nous croyons qu'elle rallie une majorité et nous avons eu la satisfaction de constater que certains cercles qui n'en étaient pas partisans, l'ont toute de même acceptée, puisqu'ils se sont présentés ensuite à la compétition.

Satisfaire tout le monde est chose impossible, comme il est impossible de trouver la formule idéale.

Les bases de cotations ont également subi divers changements et Dieu sait que ce ne fut pas toujours chose aisée à faire adopter.

Estimant — comme dit plus haut — que l'épreuve la plus décisive doit être la pièce imposée à la finale, mais voulant aussi garder à chacun des finalistes, et autant au troisième qu'au premier, toute sa chance de gagner le Trophée, le Conseil de l'Union Nationale a adopté la formule de cotation que vous connaissez : 100 points à l'épreuve de classement, 200 points à l'épreuve finale, le total des deux épreuves étant divisé par trois pour amener une cote finale calculée sur cent points.

Mais ici aussi, qui pourrait dire que cette formule est la meilleure ? Elle nous paraît en tout cas la plus logique.

Quant aux cotes maxima **suggérées** — je dis bien suggérées, mais non imposées — aux membres du jury, elles sont les suivantes :

Parfait : 100 % (mais qui est parfait ?)
Presque parfait : de 95 à moins 100 %.
Très bien : de 85 à moins 95 %.
Bien : de 75 à moins 85 %.
Assez bien : de 65 à moins 75 %.
Passable : moins de 65 %.

Les règles suivantes sont adoptées par le jury :

A L'INNOVATION
DE CHARLEROI
Le Grand Magasin du Hainaut

1) après attribution des cotes, le secrétaire du jury établit la moyenne arithmétique de ces cotes ;
2) si des écarts trop marquants sont constatés entre les différentes cotations, le président du jury invite le ou les membres intéressés à rapprocher leurs cotes de celles de leurs collègues. Le ou les membres intéressés peuvent refuser de modifier leurs cotes, à condition de justifier ce refus par des raisons suffisantes.
3) Les pièces présentées à l'épreuve de classement ayant été admises préalablement par le Comité de lecture institué à cet effet, **mais sous la responsabilité des troupes qui les présentent,** les jurés ne peuvent sanctionner le choix de l'œuvre qu'en **fonction des possibilités de la troupe.**
4) En ce qui concerne les actrices professionnelles ou semi-professionnelles, le jury tient compte du fait dans sa cotation en étant plus sévère pour ces artistes que pour les dames amateurs. (Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la présence de dames professionnelles ou semi-professionnelles ne profite pas toujours aux troupes qui y ont recours et nuit souvent à l'homogénéité de ces troupes).
5) En présence des difficultés qu'éprouvent actuellement les cercles à recruter des jeunes acteurs, les jurés, lorsqu'ils constatent que tel élément est « un peu marqué » pour le rôle, sont invités à ne pas le sanctionner pour cette raison. Seul le jeu de cet élément sera jugé.

★

Je vous ai exposé comment ont été instaurés les concours du Grand Prix du Roi Albert et leur fonctionnement ; je ne m'étendrai pas sur les divers articles du règlement de la compétition, dont chacun peut prendre connaissance en en demandant un exemplaire au secrétaire général de l'Union Nationale.

Il est bien évident que, en s'inscrivant au concours, les sociétés acceptent sans réserve les termes de ce règlement et s'engagent à les observer. Il est bien évident aussi que, tout comme s'il s'agissait d'une compétition sportive, les concurrents doivent faire preuve d'un esprit de discipline complet et accepter les décisions du jury, quelles qu'elles soient.

★

D'aucuns sont d'avis de changer le jury, si pas chaque année, du moins très souvent. D'autres pensent, au contraire, qu'un jury fonctionnant pendant plusieurs années consécutives saura juger plus sainement et en meilleure connaissance de cause et apprécier le progrès réalisé par les troupes qui se représentent.

Certains encore souhaitent le rajeunissement du jury. A part le président et le secrétaire de ce jury qui « marquent un peu », pour employer l'expression d'usage au théâtre, peut-on prétendre que les autres membres du jury actuel ne sont pas assez jeunes et qu'ils sont, par conséquent, inaccessibles aux idées d'avant-garde, à l'adaptation aux tendances nouvelles ? N'y a-t-on pas introduit de jeunes éléments il y a cinq ou six ans ? Peut-on dire que Messieurs Bruyère, Charles, Warnier, Hotyat et Mlle Chermanne sont trop âgés, trop « vieux jeu » ? Le président, M. Noël, siège depuis l'instauration du concours de la Coupe du Roi mais, en dépit de ses septante-cinq printemps, nous pouvons assurer que son expérience n'est nullement l'ennemie de la spontanéité, ni l'amie du conservatisme. Quant au secrétaire du jury, il l'est de droit, par ses fonctions de secrétaire général de l'Union Nationale ; il ne cote qu'en l'absence d'un juré et il a toujours soin de se baser sur les méthodes de travail du juré en cause pour établir ses cotes.

Au surplus, serait-ce vraiment un bien de renouveler le jury très souvent ? Je le demande aux gens de métier, à ceux-là qui vivent intensément la vie des cercles d'art dramatique, de nos fédérations, de notre Union Nationale ?

Qu'on ne s'imagine surtout pas que la fonction de juré soit une sinécure. Tant s'en faut !

Pensez qu'un juré venant par exemple à Liège, de Charleroi, de Bruxelles, de Nivelles ou de Namur, se met en route vers 13 ou 14 heures, pour se trouver à Liège vers 16 heures pour prendre part à la séance préparatoire au spectacle auquel il va assister et pour procéder — à la lumière des rapports des séances précédentes — à une comparaison des cotes et reconsidérer celles-ci, si nécessaire. Et ce travail se poursuivra et s'amplifiera de séance en séance, jusqu'à la dernière éliminatoire, à l'issue de laquelle les trois finalistes seront désignés.

Après chaque séance, le juré devra soit loger à l'hôtel, soit rentrer chez lui vers une ou deux heures du matin, par tous les temps, après au moins douze heures d'absence. Il lui restera à rédiger son rapport et à l'expédier au secrétaire du jury qui s'attellera à étudier les six rapports, à condenser le tout pour rédiger à son tour le rapport destiné aux troupes intéressées, à établir les tableaux comparatifs des cotes, etc...

Travail plus ardu encore le jour de la finale, avec, comme perspective, la certitude que l'on ne contentera qu'un seul des trois finalistes : le premier !

Au départ, chacun des concurrents admettra que le meilleur gagne... mais il supposera ou sera même certain qu'il est celui-là ! C'est tellement humain !

Si tous les concurrents suivaient toutes les séances éliminatoires, tout au moins celles des troupes considérées comme étant les plus fortes (encore que des troupes moins bien connues nous réservent parfois d'agréables surprises), ils se feraient peut-être une autre idée de la qualité et de la force de leur proche cercle.

On ne doit pas seulement se juger d'après sa propre valeur, mais aussi d'après celle de ses partenaires. Et surtout, on ne doit jamais se présenter à une compétition, quelle qu'elle soit, avec la prétention d'être le meilleur, car on trouve souvent plus fort que soi et c'est alors la grosse déception.

Rappelons encore que s'il n'y a qu'un vainqueur, une troupe qui échoue à quelques points à peine du premier, n'a aucunement démérité. Etre finaliste, n'est-ce déjà pas une belle consécration ?

N'oublions pas non plus que le classement d'un concours est fonction en grande partie de la forme du moment et que cette forme peut varier d'une année à l'autre. Tel cercle déjà détenteur de la Coupe du Roi et qui s'inscrirait à une nouvelle compétition, n'en sera pas nécessairement le vainqueur. Le cas s'est d'ailleurs présenté plusieurs fois. Est-ce pour le cercle un déshonneur ? Non, bien sûr.

C'est en tenant compte des qualités intrinsèques des concurrents, en appréciant ce qu'ils savent faire au moment du concours, et en vertu de leurs dispositions de ce moment-là, qu'ils sont classés, plus encore qu'en vertu de leurs possibilités permanentes. Nous retrouvons d'ailleurs les mêmes variations en sport.

Et le théâtre amateur n'est-il pas un sport, intellectuel s'entend, où chacun fait de son mieux, de tout son cœur et toujours avec le plus grand désintéressement ?

Et le concours terminé, la vie ne continue-t-elle pas et nos cercles ne doivent-ils pas poursuivre leur action bienfaisante et éducatrice ?

Haut les cœurs donc ! Et si l'un ou l'autre est déçu auçourd'hui, qu'il reprenne courage et espoir dans l'avenir. C'est en persévérant qu'on force le succès !

J'ai dit en persévérant, mais aussi en voyant où l'on a péché et en recherchant les moyens d'y remédier.

Et d'abord, il faut bien se convaincre du fait que l'inscription à un concours de l'importance de celui de la Coupe du Roi exige d'un concurrent sérieux et décidé d'arriver au but, une préparation de longue haleine. On ne se prépare pas à un concours de pareille envergure un mois, mais des mois à l'avance. On doit savoir faire le sacrifice de spectacles à l'extérieur, de tournois, si ces activités tombent à la même époque que celle de la Coupe du Roi. En un mot : on ne doit pas courir deux lièvres à la fois, car on risque de les manquer tous les deux !

Les dernières semaines précédant l'exécution, on ne doit pas non plus se limiter aux deux répétitions hebdomadaires habituelles, mais à des répétitions quasi quotidiennes, suivies par **tous les éléments,** grands ou petits rôles.

Metteur en scène et acteurs doivent aussi s'inspirer des rapports de prestations précédentes pour corriger les points faibles relevés par le jury. Chacun doit faire son mea culpa avant de se mettre à la tâche et faire fi de son petit amour-propre, trop souvent exagéré et hors de propos. Il faut savoir se discipliner, suivre et respecter les indications du metteur en scène que l'on a choisi comme guide, car c'est lui seul qui portera en dernier ressort la responsabilité du succès ou de l'échec de l'exécution.

De son côté, le metteur en scène devra s'atteler à un travail de préparation dont il doit mesurer toute l'importance. On ne s'improvise pas régisseur de théâtre, mais cela s'acquiert par un travail long et tenace, une étude psychologique complète du caractère et des aptitudes des éléments dont il disposera ; une étude également du caractère des personnages à incarner et enfin, une étude approfondie de la mise en scène.

Il arrive même — et c'était le cas pour la pièce imposée au concours de cette année — que le metteur en scène doive faire une véritable étude historique de la pièce à interpréter. Les plus cons-

ciencieux ont eu recours à des ouvrages spécialisés en bibliothèque, ont visité des musées et ont interrogé des archéologues avertis, ne voulant rien laisser au hasard.

Nous ne pouvons que les féliciter pour leur belle conscience professionnelle.

Nous voilà loin, n'est-il pas vrai, de l'habituelle cuisine de l'ouvrier ou de la cour de ferme !

Lorsque le metteur en scène convoquera ses acteurs pour une première lecture autour de la table, tout son travail préparatoire devra être mis au point ; il devra posséder sa matière au bout des doigts, si je puis ainsi m'exprimer.

Le metteur en scène ne doit pas perdre de vue l'importance du tableau des cotations repris au règlement du concours.

Certains metteurs en scène (ou régisseurs, comme on dit couramment) ont trop tendance — surtout s'il s'agit d'un concours — à attacher une importance capitale au côté technique de l'interprétation : accessoires, décor sonore (rappelez-vous la finale de l'an dernier, ici à Liège), alors qu'il y a lieu, avant tout, de soigner les personnages dans leur caractère et dans leur évolution.

Il ne faudrait pas qu'on se méprenne à ce sujet, en supposant qu'une ambiance excellente créée dans le meilleur des goûts et, disons-le, **indispensable dans l'évolution actuelle du théâtre,** puisse compenser des insuffisances dans le jeu et dans l'élocution. Les deux doivent marcher de pair.

N'oublions pas que c'est en partant du principe de l'art exclusif chez le comédien que Jacques Copeau, le grand rénovateur du théâtre français, a été le promoteur du décor en tentures, excluant tout artifice pouvant aider l'acteur.

Sans vouloir suivre Copeau, bien qu'un jour viendra où on s'y essayera — ne l'a-t-on pas fait dimanche dernier à Nivelles ? — nous voulons simplement attirer l'attention des metteurs en scène et surtout des acteurs, sur le fait qu'ils doivent scruter psychologiquement leur personnage sur toutes ses faces, afin d'en tirer le maximum pour les nuances dans leur jeu et dans leur élocution.

On pourrait disserter longtemps encore là-dessus ; je me bornerai à vous lire certains extraits de rapports du jury de la Coupe du Roi, rapports dont je tairai volontairement le nom des cercles en cause, et qui vous fera mettre le doigt sur les défauts les plus marquants rencontrés par le jury au cours de ses périgrinations.

(Ces extraits de rapports ne nous ont pas été communiqués.
N.D.L.R.)

J'en ai terminé, chers amis, et je vous fais mes excuses de la longueur de ces rapports, qui ont pu paraître quelque peu insipide à d'aucuns !

Mais je vous ai parlé de la Coupe du Roi avec toute ma conviction que cette compétition apporte à l'art dramatique wallon un bien et un encouragement dont on ne dira jamais assez l'importance capitale.

Je n'en veux pour seule preuve que l'intérêt toujours aussi grand qu'y attachent nos cercles amateurs qui tous — vous en êtes aussi assurés que moi — envient cette récompense suprême qu'est le titre de « Grand Prix du Roi Albert ».

Ainsi en attestent également les paroles que nous adressa le Roi Baudouin, en nous recevant en novembre 1957 à l'occasion du XXVème anniversaire de la Coupe du Roi Albert :

« Au moment où nous voyons s'ébaucher l'unification de l'Europe qui assurera à celle-ci, espérons-le, un nouvel essor, il serait souhaitable que chaque nation s'attache à sauvegarder les traits précieux qui lui sont propres, sous peine de s'effacer dans une masse sans relief. Rien ne pourrait mieux conserver sa personnalité à notre pays, que le théâtre dialectal, dont la vocation est si humaine et si vivante. »

Je conclus avec le ferme espoir que la province de Liège sera dignement représentée dans nos prochaines compétitions par plusieurs de ses meilleures troupes. (*)

Que les cercles déçus reprennent vite courage, qu'ils persévèrent avec ténacité et un jour viendra qui tout payera... mais payera bien !

Liège, le 31 mai 1959. Emile CHERMANNE.

(*) Il va de soi que l'Union Nationale espère fermement que les autres provinces wallonnes seront également représentées dans nos prochains concours de la Coupe du Roi Albert.

QUELQUES REMARQUES

sur les règles de la versification wallonne

par Maître Arille Carlier

Le nouveau venu qui se hasarde à écrire en dialecte est généralement attiré par la forme particulière du poème. Le pauvre débutant ne se doute pas qu'entrant ainsi à l'école primaire, il devrait tout d'abord apprendre à manier la langue avec correction. La grammaire existe, même si, au pays de Charleroi, personne ne l'a écrite, en dehors de l'essai publié en 1908 par Jules Feller, sur les documents établis par le Père Grignard. Il y a aussi le vocabulaire à étudier, même si aucun dictionnaire de notre dialecte régional n'existe. Le premier travail du néophyte est donc une sorte de débroussaillement, travail en profondeur à effectuer dans la localité dont il veut employer l'idiome. Ce n'est qu'après s'être rendu maître de son instrument qu'on peut aborder, avec quelque chance de succès, la prosodie.

En fait, l'écrivain patoisant double les étapes et il y est souvent poussé par la bienveillance avec laquelle un public bon enfant accueille des productions qui ne sont que des ébauches. Comme on dit, **on n'wéte nén si près.** Tant pis si, enhardi par un premier succès, l'homme se contente de sa facilité première, sans souci de correction, en rimant à la diable ce qui lui passe par la tête. Celui-là ne sera jamais un écrivain digne de ce nom.

★

Qu'est-ce qu'un vers ? C'est une suite de mots, rythmée et mesurée selon le nombre de syllabes. Telle est la définition que donne du vers français le Dictionnaire général (Hatzfeld et Darmesteter).

Cette définition est incomplète si on l'applique au vers wallon. Pour celui-ci, en effet, seules les syllabes sonores comptent.

Dans sa fable **L'intèremint dè l' liyone,** Léon Bernus débute par cet alexandrin :

L'liyon avèt pris 'ne feume, co pus sètche qu'ène èskète...

Il y a dans ce vers quatre **e** muets sans compter le **e** final ; dans la métrique française au moins trois d'entre eux compteraient pour une syllabe, et le vers, mesuré selon les règles de cette prosodie, aurait quinze pieds. En wallon, le **e** muet ne compte pas et l'alexandrin cité est irréprochable, sauf peut-être l'omission fautive du début : (E)l liyon... Mais n'anticipons pas.

La prosodie wallonne ignore donc les syllabes muettes dans le calcul du nombre des pieds. Il faut les élider.

Mais il faut faire attention, car la prononciation n'élide pas que les **e** muets. On en verra des exemples plus loin : n(i), qu(i), dj(i), n(è), qu(è), dj(è).

Il est fréquent que le versificateur omette, dans l'écriture, un son que le lecteur, lui, surtout s'il lit à haute voix, ou s'il récite, va rétablir naturellement. Nous venons de voir l'exemple pris dans Bernus : (E)l liyon, au commencement du vers. On pourrait citer

cent exemples de cette licence. Tant l'auteur s'imagine que l'écriture l'emporte sur la prononciation.

Voici deux vers de dix syllabes :

L'tans, au vî clokî, fét meûri les eûres :
Meûrtes, al queuwe au leup, dins l'brune 'les cavolnèt.

A cause du mot **brune** (brun') qui précède, il faut nécessairement prononcer **èles cavolnèt.** Omission fautive.

Autre exemple :

Si les céns qui sont ritches n(i) sav'nut qwè fé d'leûs liârds.

L'auteur a écrit la négation **n'**, alors que le mot **ritches** qui précède requiert la prononciation **ni.**

On se rend compte sans peine que le poète contracte son écriture uniquement pour être en règle avec le nombre de syllabes, sans souci du son qu'il escamote.

Et on arrive ainsi, par contractions répétées, à des cacophonies inadmissibles :

L'auteur parle des yeux que la femme aimée cache aux autres ; celle-ci s'adresse à son ami :

C'est pou qu'gn'eûche qu'vous qu'les vwèye qui dji pwate ène vwèlète.

Ou encore

... pace qui les clotches qu'sont-st-exîléyes.

Essayez de prononcer ces cacophonies sans y intercaler l'une ou l'autre voyelle.

Je signale aussi incidemment une autre contraction qui me paraît suspecte. Je l'intercale à dessein dans une expression bien connue : **tous les côps pou in liârd.** Certains poètes, quand ils joignent les mots « pou in » n'hésitent pas à écrire **pw' in,** réduisant ainsi, pour les besoins de la métrique, les deux syllabes à une seule. L'exemple le plus ancien que je connaisse est celui que j'ai trouvé chez Jean Wyns, mais il a été suivi par des auteurs qui sont toujours, comme on dit, **parlant et vikant.** Je doute fort que dans le langage usuel, pareille contraction existe.

★

Le défaut inverse se rencontre aussi fréquemment : quand un vers se termine par une voyelle pure (a, é, i, o, u, ou) ou une voyelle nasalisée (an, én, in, on, un), le vers suivant peut commencer par une consonne sans que l'euphonie en souffre.

Dans la fable **El tchat, l'lapin eyet l'marcote,** Léon Bernus fait dire à Jeannot Lapin, à l'adresse de la bellette :

— Chim'tèz bén râde, dist-i, ou bin dj'vos l'fré payî,
Dj'va qué pou m'èrvindjî tous les rats du payis.

Dans cet exemple, la rime « payî » sert de point d'appui au début du vers suivant.

Mais cela n'est vrai que si les vers se succèdent sans un moment de repos. Si la phrase comporte une incidente, la voyelle initiale du second ne peut être élidée.

... èl vîye cafetière, què m' grand mére a yeu l'djoû
Erlût su l'drèsse... [qu'èle s'a mâriè,

Il est possible que le même besoin de la voyelle d'appui apparaisse à la fin d'un hémistiche :

Quand dj'mè diré, im' boune vîye ôrlodje...

La virgule marque un temps. Si on le prolonge tant soit peu, la voyelle finale de « diré » est déjà tombée et ne s'enchaîne donc plus avec « m' ». L'adjectif possessif éprouve le besoin d'une voyelle initiale.

Enfin, il y a le cas de l'élision omise, uniquement pour que le nombre requis de syllabes soit atteint.

Exemples :

... 'ne tchanson
qui dira lyi prouver qu(i) nos d'mèrons Walons.
èl pont d(i) Waterloo
pupe à 'ne mastoke, in djoû, i vos a r(è)clamè.
Qui, dins (è)ne mènagerie...
... què m'a lèyi (è)m' grand pére chabotî.
Vos d'vrèz d'meurer droci, (è)sclâve...
Dj'éme li clotchî d(i) nosse viladje.
et pour yèsse rascourci d(i) saquants centimètes.
Come dji s'reu bén contint, si dj(i) pouveu mégri.
... donèz-m' in rén d(i) vo sinteûr.
i n'pout co mau d(i) tchér à têre
dj'é r'trouvè dins yun d(i) ses cwins.

★

La rime, c'est la consonnance qui termine deux ou plusieurs vers. Disons tout de suite que si, chez les poètes français, on tolère la rime « pour l'œil » (cher, toucher), cette tolérance n'existe pas en wallon.

Par contre, la prosodie wallonne se contente de l'assonance, tandis que la métrique française est autrement exigeante. Ainsi pour les mots qui se terminent en **é,** elle requiert l'identité de la consonne précédente. Exemple : **hâté** rime avec **consulté,** mais non avec **armé.** Nous ne connaissons pas non plus la syllabe d'appui, telles **amaré** et **paré ; imité** et **éternité.** Quand le poète wallon rime **bouket** et **stampè,** il satisfait nos oreilles.

Mais il y a les longues et les brèves. Je ne conçois pas qu'on veuille accoler **brût** — qui est long — avec **dèskindu** — qui est bref, ni **cheur** (sœur) avec **keûr** (cœur). Ce défaut est surtout marquant dans la chanson. Si la rime longue s'accorde avec le point d'orgue, il n'en va pas de même d'un son court.

Pour éviter toute méprise, rappelons ici que la différence d'orthographe n'est pas un obstacle : **i n'd'a pus** peut rimer avec **il est tout cru.** De même **tchat** avec **cabas** ou **pourcha.**

La rime masculine diffère de la féminine en ce qui la voyelle qui termine le vers ne s'accompagne pas d'un **e** muet. Exemples : rimes masculines : **tchapia, armè, osti, pifot, tièstu, marou, ostant.** Rimes féminines : **agace, pènéye, djolîye, ribote, pièrdûwe, tèroule, batante.**

C'est donc la même chose que dans la prosodie française.

Mais Jules Feller a proposé d'introduire en wallon une autre classification en répartissant autrement les rimes masculines. Il range à part les mots qui finissent par une ou plusieurs consonnes sonores : exemples : **batch, sètch, fusik, och** (= os), **uch, frèch** (au masculin), **apèl, zèls** (= eux), **vièr, tchér** (= choir), etc. Et le savant professeur propose d'accepter l'alternance des rimes masculines avec les mots de la seconde catégorie, considérés en quelque sorte comme des rimes féminines. Et nous aurons par exemple des rimes qui se succéderaient dans cet ordre :

potia
satch
artia
batch.

Cette alternance n'est pas déplaisante à l'oreille. En fait, il ne manque pas d'écrivains qui ont, sans vergogne, considéré les mots de cette seconde catégorie comme des rimes féminines, en ajoutant un **e** final à la graphie : **batche, satche, uche,** etc...

C'est là une hérésie au point de vue de l'orthographe, hérésie surtout sensible dans la chanson, où les **e** terminaux sont mis en évidence par la musique. Comme dans la chanson de J. Bertrand : **Raculotons-nous,** où l'on s'attarde sur **« èm' cœûr n'est nin co sè-ètch-e ».** Ce n'est pas particulièrement heureux.

★

L'inversion ! Transposition, déplacement d'un groupe de mots contraire à l'ordre habituel de la langue.

Disons tout de suite que c'est là un procédé que est bien vieux jeu, surtout dans une langue essentiellement populaire comme la nôtre.

Exemples : l'auteur fait allusion au soldat qui souhaite la fin de son service militaire :

Comptant les djoûs come fèyenut tous les bleûs.
Sint-i co bén qui di s'front l'suweûr coûrt.

Di çou-là, dj'é l' crwéyance.
En partadjant dèl vîye les jwès et les chocâdes.
... l'éritance
què m'a lèyi m' grand pére chaboti.
des sapins, des grands tchinnes,
les fouyes ni boudj'nut pus.
souvint quand nos quite il timps des cérèjes
(J. Wyns)

On racontait du p'tit poucet l'istwère...
pou s'y r'trouver qu'avéve sumé du pwin.
In sindje, come juche, dins s'tchèyêre ét achîd
(M. Bernus)

★

Telles sont les principales remarques que la lecture des œuvres inspireront à un lecteur quelque peu attentif. Je souhaite que nos écrivains s'en inspirent pour améliorer leur production, en faire la toilette. La poésie wallonne — je parle de la beauté du fond et des qualités de l'expression — ne peut que gagner à être servie par des ouvriers avertis et soucieux du respect de la forme.

A. CARLIER.

POURQUOI ? PARCE QUE...

Et « No pitit scolî » continue, pour notre plus grande joie. Ses remarques sont claires, précises et à notre avis, justifiées. Qu'il continue à conseiller les auteurs et si ceux-ci daignent accorder un peu d'attention à ses articles, l'orthographe wallonne en bénéficiera beaucoup.

On vî magistèr

★

Li Baron d'Fleûru apprécie, comme il se doit, les articles si intéressants du « Ptit Scoli ». Il se rend à ses arguments concernant le mot in-merîz qu'il orthographiera dorénavant comme il le conseille, ainsi que les mots présentant la même difficulté : Min-me, dizyin-ne, in-nemi, etc...

Mais là où il n'est plus d'accord avec lui c'est quand il conseille d'orthographier en wallon, comme en français, des mots dont la prononciation diffère.

Il perd de vue, je pense, les difficultés qu'aurait un jury de s'assurer s'il n'y a pas assonance en place de rime propre, et si l'auteur n'abuse pas de cette licence. Je reprends son exemple : musse — (muscle). A Fleurus muscle se dit muske, alors que musc se prononce musse. Ex. : Dè l'savonète au musse. Toujours en se rapprochant le plus du français, j'estime qu'un auteur doit employer une graphie qui permette au lecteur une prononciation exacte. Je n'admets pas que prononçant : mésse ou késse, je puisse orthographier ces mots : maisse ou caisse dont la consonance est différente.

On vî madjister me demande pourquoi j'orthographie rkwè avec un k. Eh bien ! voilà. Je reconnais que le c : rcwè (coi, tranquille) est plus logique, mais cette rencontre de rcw est lue, par beaucoup, comme si le ç avait une cédille. Vous, l'observateur minutieux, vous avez pu constater combien d'auteurs et wallons et français, négligent le ç cédille devant une consonne. J'ai fait lire le mot par beaucoup de Wallons et presque tous lisaient Rçwè. C'est alors que j'ai décidé d'employer le k. Je craignais aussi qu'en mettant un c la plupart des lecteurs croient à une invitation :

Li Baron d'Fleurû rçwèt !

A L'ABBAYE D'AULNE
C'EST TOUJOURS LE **CAFE-RESTAURANT**
G. LEBLON
QUI VOUS ATTEND AVEC LES
MEILLEURES CONSOMMATIONS
SPECIALITES : OMELETTE MAISON - ANGUILLE EN GELEE - POISSON A L'ESCAVECHE

Abonnez-vous au Bourdon

LOCATION PERRUQUES
TOUTES EPOQUES
TOUT POUR LE GRIME
ET MAQUILLAGE
G. LACOUR
88, Rue de Montigny (Prolongée)
CHARLEROI Tél. : 32.59.63

ASSOCIATION LITTERAIRE WALLONNE DE CHARLEROI

ASSEMBLEE GENERALE DU 6 JUIN 1959

SONT PRESENTS : MM. Lempereur, Carlier, Petrez, Barry, Neufort, Bastin, Byloo, Nicolas, Tasson, Lambillotte, Pierlot, Sohy, Deltenre, Deburges, François, Leclercq, Wasterlain, Fay et Duhautbois.

Mmes Pierson et Willems.

EXCUSES : MM. Joary et Hancre.

ORDRE DU JOUR

Après l'approbation du P.V. de la séance de mai, le Président demande que soit mis au point le déplacement des délégués de l'ALW au Congrès de Malmédy des 13 et 14 juin.

Ce qui est fait : des dispositions définitives sont prises.

Le Président charge le secrétaire de donner suite à une demande d'admission (membre stagiaire).

Il est ensuite donné lecture par le Secrétaire de la correspondance relative aux deux concours mis sur pied à l'occasion du Cinquantenaire de la Fédération du Hainaut. Ont accepté de patroner les concours : le Ministère de l'Instruction publique, la Province de Hainaut, l'Association « Les Artistes du Hainaut » et la Ville de Charleroi.

L'Assemblée entame un long échange de vue sur le second concours organisé, soit le concours individuel et principalement en ce qui concerne le choix des textes à interpréter. Interviennent notamment MM. Carlier, Petrez, Barry, Lempereur, Deltenre et Duhautbois.

La règle suivante est retenue : a) les auteurs présentent des textes au président, textes parus dans « El Bourdon » ou textes personnels ; b) un comité de lecture composé de pédagogues se réunira pour approuver ou écarter ces textes ; c) Un «Bourdon» spécial qui rappellera le règlement du concours publiera ces textes retenus et cette édition du « Bourdon » sera expédiée aux Bourgmestres, Echevins de l'I.P., et Directeurs d'écoles.

Le secrétaire est chargé de rédiger une circulaire aux membres donnant toutes indications pour l'exécution de cette organisation.

M. Lempereur rend ensuite hommage à Emile-Joseph Piret et Félicien Molle, membres de l'A.L.W. décédés depuis notre dernière réunion.

Après quoi Monsieur Omer Bastin apporte le bonjour de notre trésorier Jules Dehon, toujours retenu au lit pour raison de santé ; des nouvelles sont données, des plus rassurantes, qui sont accueillies par l'assemblée avec le plus vif plaisir. Des vœux de prompte guérison sont émis à l'intention de notre ami Dehon. De même pour Joseph Burton dont le président donne de bonnes nouvelles.

Les décisions définitives sont prises en ce qui concerne l'enregistrement des voix de l'A.L.W. : à raison de 30 frs les 15 minutes, l'auteur pourra enregistrer les renseignements tels que nom, prénom, texte parlé ou chanson. Dans certains cas un interprète pourra dire une œuvre de cet auteur. Cependant, l'auteur interviendra assez au cours de cet enregistrement pour qu'il laisse un souvenir sur le plan humain et que sa voix y paraisse avec suffisamment d'insistance. La circulaire qu'enverra le secrétaire en fera memtion.

Il est encore parlé des œuvres versées à la bibliothèque de la Ville de Charleroi par l'Association, après quoi la séance est levée afin de permettre aux membres d'assister à la conférence donnée par Maître Arile CARLIER, en la salle 4 de l'Hôtel de Ville.

Le Secrétaire,
Roger DUHAUTBOIS

ORDRE DU JOUR
de la séance de juillet :

1. Approbation du P.V. de juin ;
2. Rapport des délégués de l'A.L.W. sur le Congrès de Malmédy ;
3. Echange de vue sur une pièce en 3 actes de Mariette Pierson, dans le cadre des études par critiques anonymes. (Direction : Henri Petrez) ;
4. Rapport par Henri Pétrez sur les propositions émises par la Sabam ;
5. Rapport par le président sur les Journées d'étude de Malmédy et sur certaines organisations en cours : concours scolaire d'interprétation et enregistrements.
6. Communication du Vice-Président concernant les règlements littéraire et dramatique pour la coupe du Roi Albert.

A 18 h. 30, salle 4 de l'Hôtel de Ville, conférence par M. Omer Bastin : sujet : Remarques sur la nouvelle grammaire aclote de Joseph Coppens.

COINCIDENCE ?

Notre grand confrère « Le Moustique » publie en ce moment une série d'articles sensationnels sur la Légion étrangère. Or, notre bon camarade Henri Pétrez a écrit *l'an dernier* une nouvelle pièce « Racène et djaurnons », un acte dramatique, dans lequel il stigmatise sévèrement les moyens employés par les recruteurs pour forcer les jeunes gens, souvent encore mineurs, à s'enrôler.

★

CONCOURS INDIVIDUEL D'INTERPRETATION

RECTIFICATION

Une erreur s'est glissée dans le règlement publié par « El Bourdon », n. 118.

En effet, il faut lire : « 3. S'inscrire avant **le 1er janvier 1960** auprès de M. Roger Duhautbois, à Ham-sur-Heure ».

Nous avions imprimé le **1er décembre 1960** ! Ce qui n'est pas la même chose. Nous nous en excusons humblement.

★

QUESTION D'MARIADJE

Dins qué vilâdje dis-o què pou s'mâriér, i faut yèsse à trwès... pou l' mwins' ?

Gn-a-t-i yun de nos lijeûs qui pout rèsponde ?

On nos a dit qu'ç'asteut Bagimont (Luxembourg), mins c'est branmint trop lon pou què l'rime-rame fuche coneû au payis d'Châlèrwè.

★

AUX RELIS NAMURWES

Une émouvante cérémonie a eu lieu ce 14 juin dernier. Au cours de la réunion de nos amis namurois, la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne a été remise à Antoine Binot, chansonnier wallon, régisseur du Cercle Dramatique des Verreries d'Herbatte, chanteur émérite (il a plus de 80 ans !) ayant porté la bonne chanson de chez nous dans tous les coins de la Wallonie. Séance combien sympathique, avec allocution brève et touchante du président et réponse-audition, constituée de trois vieilles chansons par le décoré lui-même !

Le tout a été enregistré par des membres du Cercle. Ce sera la première bobine d'une discothèque » où seront conservées les voix des « Rèlis Namurwès ». Les principales scènes de cette belle manifestation ont été photographiées également par un autre dévoué « Rèli ».

Nous joignons nos sincères félicitations à toutes celles reçues par Antoine Binot qui a bien mérité de la Wallonie.

A TROIS VOIX

« George Fay poursuit une double carrière d'écrivain français et d'écrivain dialectal sans que la langue et l'esprit dont il use dans l'une nuisent à la qualité de l'autre... »

Ainsi s'exprime dans « La Vie Wallonne », Emile Lempereur, rapportant l'attribution à George Fay du Prix de Littérature du Hainaut en 1958 pour un recueil de poèmes wallons : « Viespréyes ».

Prosateur et auteur dramatique français, George Fay a publié aussi trois recueils de vers : **Le Visage des Soirs, Entre-Silences et Rétrospective 23.**

Nous vous proposons aujourd'hui un nouvel ouvrage qui sortira de presse fin mai : **« A trois voix ».** Le poète y a rassemblé, en les chapitrant sous les titres : Voix pour la terre et l'homme, Voix pour l'ange et le ciel, Voix pour l'ombre et la mort, des œuvres qui reprennent les trois thèmes éternels de la nature, de l'amour et de la mort.

Tour à tour tendre ou grave, cette poésie nous paraît devoir rencontrer l'adhésion du lecteur pour un texte où l'auteur livre sa pensée sans calcul, acrobatie ou obscurité.

Ces trois voix sont émouvantes et ont une résonance profondément humaine.

Les illustrations de cet ouvrage sont de l'artiste Ray Jacob.

Deux cent cinquante exemplaires numérotés de 1 à 250 : **30 frs au C. C. P. 8389** de l'auteur, à Gilly.

Nous avons le plaisir de publier ci-dessous trois extraits de ce recueil.

ORAGE

Le ciel bouscule ses nuages
Sous des rafales d'alizés.
Tumultueuse en est l'image
Dans les rais de soleil croisés.

La lourde attente de l'orage
Tout au long du jour a pesé.
Un géant, avant le carnage,
A là-haut son casque posé.

Le feu du ciel hurle sa rage
Après ses éclairs attisés...
Puis, le silence entier s'engage
Dans les infinis irisés.

Ainsi, notre cœur, aux outrages
Du sort si souvent exposé,
Explose, puis redevient sage
Quand ses tourments sont apaisés.

DANS LE CREUX

Espoir dans le creux de ma main
Tel un oiseau de paradis,
Devais-tu vivre encor demain
Ou bien demain être parti ?
Reste dans mon cœur qui s'affole
En redisant tout bas son nom.
Que ferai-je si tu t'envoles
Et si le destin me dit non ?

Amour dans le creux de mon cœur,
Tu es pour moi lumière et joie,
Tu es charme tendre et douceur :
Il a suffi que je la voie.
Et le jour est une chanson
Que je fredonne dans ma tête
Où s'apaise enfin la tempête
Car le destin n'a pas dit non.

Femme dans le creux de ma vie
Où l'amour vient de se blottir...
Le doute que j'ai vu partir
Fait place à cette heure éblouie.
Ta chaleur en moi s'insinue
Comme un délicieux tourment.
Je te bénis d'être venue
En disant oui si simplement.

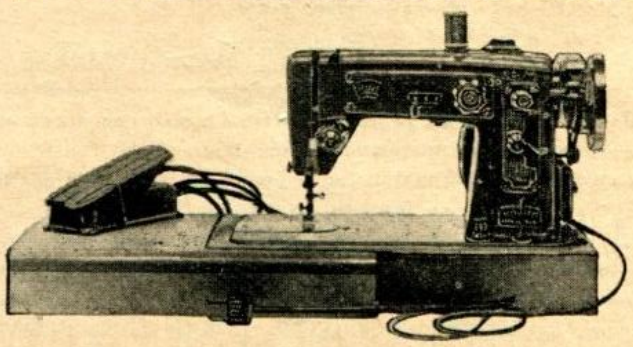
SUR UN DÉFUNT

Tu ne reviendras plus t'asseoir sous cette lampe,
Ami.

A des prix incroyables... qu'il faut voir... pour croire..., vous trouverez, toutes au même prix, des...

DURKOPP - ST-MARIE - BROTHER
ORIGINAL - WILSON
VICTORIA - SUNBEAM - HAID ET NEU - TORPEDO - IDEAL, etc.
Toutes pièces + Réparations de machines à coudre ou à tricoter.

A ST-MARIE
CHARLEROI VILLE HAUTE :
21, rue Léon Bernus (prolongement rue de la Science)
30, rue Huart Chapel (50 m. plus haut et à droite Monument)
Des machines à coudre, sur 3 présentations (au choix) en valise élect., en table rentrante ou pt Bahut grand complet à partir de 2.900 frs les plus chères automatiques : 8.750 frs.



TOUTES GARANTIES 15 ANS
DEMANDEZ LE JOLI CATALOGUE ILLUSTRE
TELEPHONEZ : **32.69.37**

Ton sang figé ne bat plus à tes tempes.
Tes doigts noués et froids sont croisés sur ton sein.
Sont abolis pour toi le sort et ses desseins,
Et les élans, et la beauté du jour qui passe.
Enfermé dans la mort ou libre dans l'espace,
Tu n'as plus avec nous la moindre identité.

Je ne vis plus en toi, devenu sans clarté,
Sans voix et sans chaleur, sans force et sans mémoire.
Entre nous, il y a la lourde épaisseur noire
Qui desserre l'étreinte, abolit le désir.
Non, tu ne peux plus rien que dissoudre et gésir.

Mais en moi reste encor ton regard, ton visage,
La main serrée, un mot qu'on retient au passage,
Un geste fraternel, un service rendu.

Il faut, pour que tu sois entièrement perdu,
Qu'à mon tour je m'en aille et que je disparaisse
Dans la même stupeur et la funèbre ivresse
Du néant.

Quand viendra mon tour, viendra pour toi
Le moment de mourir pour la seconde fois...

G. FAY.

Poême de Vacances!

PETITE VAGUE

Petite vague aux plis de lumière et d'écume,
Ourlet soyeux et musical,
Est-ce un lointain rivage au ciel couvert de brume
Qui t'a fait mal ?

Tu t'épands à mes pieds, frémissante et plaintive...
Petite âme ardente, dis-moi,
Là-bas, qu'ont-ils donc fait, les gens de l'autre rive,
De ton émoi ?

N'ont-ils pas écouté la chanson délirante
De ton cœur lourd, battant sur l'eau ?
Ont-ils ri quand la mer était sombre et pleurante
Comme un tombeau ?

Petite vague, il faut t'aimer pour te comprendre ;
Alors tu livres tes trésors ;
Et tu charmes le cœur qui se plait à t'entendre,
De fins accords.

Viens vers moi, par le vent doucement balancée,
Sous le ciel bleu, mouvant frisson ;
Puis, en panache clair, superbement lancée,
Dis ta chanson.

Marthe OEMKENS.

L'abondance des matières ne nous permet pas de commencer dans le présent numéro la publication d'une intéressante causerie que notre confrère, Willy Chaufoureau a faite à la tribune de nos amis les Ecrivains Wallons en Brabant sur « Franz Dewandelaere ».

Nous lui donnerons la priorité dans le numéro du mois d'août.

Pour souscrire à la Grammaire wallonne (parler nivellois) de J. Coppens, verser 110 fr. au C.C.P. 1678.41 de la Fédération Wallonne du Brabant à Nivelles.

Pour souscrire au Dictionnaire Aclot, du même auteur, verser 250 fr. au C. C. P. ci-dessus.

BULLETIN DE LA FEDERATION ROYALE LITTERAIRE ET DRAMATIQUE WALLONNE DU BRABANT

Le Conseil d'administration de notre Fédération a tenu séance le samedi 6 juin dernier, à Nivelles, à 17 heures.

Il a adopté le procès-verbal de la dernière assemblée, le rapport d'activité de l'exercice 1958 et le bilan de l'année écoulée. Décharge a été donnée au trésorier avec les félicitations de ses collègues pour sa bonne gestion.

Le secrétaire, Willy Chaufoureau, a fait rapport sur l'organisation du concours de rédaction wallonne, actuellement en cours et le Conseil a marqué toute sa satisfaction du succès de cette entreprise qui s'annonce fort bon. Les résultats seront publiés dans un prochain bulletin.

Le président a insisté auprès des cercles affiliés afin qu'ils s'inscrivent nombreux, et en temps voulu, c'est-à-dire avant fin juin, au tournoi provincial d'art dramatique wallon qui se déroulera en la salle des Arts et Métiers à Nivelles en novembre-décembre.

Parlant de la finale du Grand Prix du Roi Albert qui s'est déroulée le 24 mai dernier, à Nivelles, le président remercie encore ses collègues — notamment MM. Willy Chaufoureau, Benoit Deblende et Lucien Levêque — ainsi que tous ceux et celles qui ont apporté leur coup de main à l'organisation matérielle qui fut impeccable. Il remercie également le Cercle royal « Les XIII », qui a gracieusement mis ses décors et mobilier de scène à la disposition de l'Union Nationale.

Le président félicite l'auteur de la pièce imposée et l'encourage à persévérer envers et contre ceux qui « aboient » dans certaine presse...

Le président a fait valoir auprès de ses collègues toute l'importance qu'il attachait à la continuation des concours biennaux d'art dramatique wallon pour le Challenge Emile Vancutsem. On ne peut laisser tomber cette initiative prise par la Fédération pour honorer la mémoire de son président fondateur.

Après examen de la question, le Conseil s'est rallié unanimement à la proposition du président d'organiser ce concours en avril prochain, à l'issue de la saison théâtrale et après les éliminatoires de la Coupe du Roi Albert.

Le règlement sera revu et assoupli de façon à inciter le plus grand nombre possible de cercles à prendre inscription à la compétition.

En division d'Honneur pour l'attribution de la coupe challenge Emile Vancutsem, la pièce en un acte sera imposée aux concurrents; elle sera issue d'un concours littéraire que la Fédération mettra sur pied à cette fin, dans les prochains mois. Ce concours littéraire sera réservé aux auteurs du Brabant quel que soit leur dialecte. Le règlement paraîtra sous peu. Il peut être réclamé aux secrétaires fédéraux ou au président soussigné.

Par suite d'indisponibilité temporaire de notre local, l'assemblée générale statutaire a été reportée en septembre prochain.

Après diverses communications d'ordre administratif, la séance a été levée à 19 heures.

Le président fédéral,
Emile CHERMANNE.

TIMBRES EN CAOUTCHOUC
Dateurs - Numéroteurs
Plaques cuivre et émail
6, RUE DE LA PRISON
ROGER MARICQ
COUPES, PLAQUETTES
Breloques pour SPORTS
CHARLEROI
Tél. 31.39.09

BOUNEUR U ESTOZ ?

Comédiye en trwès akes di Emile TASSON.

Créée le 2 mars 1958 par le cercle « ART ET PLAISIR » de Céroux.

Avec la distribution suivante :

PERSONNADJES :

ZENON, l'cinsi, 45 ans	**M. E. TASSON**
LINA, si feume, 43 ans	**Mme G. LACROIX**
ROBERT, leu garçon, 21 ans	**M. J. SABLON**
BATISSE, l'vaurlèt, 65 ans	**M. M. BULTOT**
PAUL, 21 ans	**M. W. VANDERCAPPEL**
JANE, 25 ans	**Mme E. TASSON**
CELESSE, martchand d'vatches ...	**M. M. DEBROUX**

Régie et mise en scène : A. GILLAIN.

Les trwès akes si pass'nut dins l'min-me dècôr. Ene cujine di cinse bén prôpe, on dwèt vire qui c'èst des ritches cinsis.

PREUMI AKE

SIN-NE I

LINA, pwis CELESSE

(Au lèver du rideau, Lina aprèsse li din-ner, èle ratind l'cinsi èt l'vaurlèt qui vont rintrer des tchamps. In momint après, Célèsse intère.)

CELESSE. — Bondjou, cinsière, pout-on bén intrér ?

LINA. — Pouqwè né, on n'a jamé èspétchi personne di rintrér.

CELESSE. — On n'sét jamé !

LINA. — Et qué novèle di vos vire à c'n'eûre ci ?

CELESSE. — Comint ça à c'n'eûre ci ? I n'èst né si taurd qui ça n'don !

LINA. — Vos savoz bén c'qui dj'vous dire.

CELESSE. — Né ène miye.

LINA. — Est-ce des eûres pou v'nu fér martchi d'lé les djins. djusse au momint qu'on va din-ner.

CELESSE. — On prind l'timps qu'on a, cinsière.

LINA. — Vos n'davoz né bran-mint dandjureûs ?

CELESSE. — Pou vos dire l'vré, les eûres toun'nut si rate. Ene eûre par ci, ène eûre par là èt l'djournéye èst woute qu'on n'a né l'timps d'èl vire.

LINA. — Surtout qui n'vos faut né grand chose pou vos rastére.

CELESSE. — Ah ça, quand i n'a ène bèle mèsquine ou ène bèle cinsière come vos par èczimpe, dj'ai volti tapé m'divise avou. Qwè vloz, on n'si fét né d'li min-me don.

LINA. — On sét bén qu'losse vos avoz toudis sti.

CELESSE. — Ah ça, c'èst l'vré, Lina, dji n'èl catche né dayeurs. Il vaut branmint mia yèsse losse qui d'yèsse mayeûr savoz.

LINA. — Vos trovèz, vos ?

CELESSE. — Seûr ça, on tét pus lontins l'posse.

LINA. — Mins on atrape quéqu'fiye des bosses.

CELESSE. — Qwè vloz dire ?

LINA. — Dji vous dire, qui n'a ène quinzin-ne di djous, dj'ai étindu dire qui d'a yeu yun qu'avot atrapé ène danse à fér dins s'culote du gros Mathy..... I parètrot qu'c'èst yun qui tournéve bran-mint autou di s'feume..... Ça n's'rot né vos, par azard ?

CELESSE *(qu'èst jin-né change di conversation)*. — Zénon n'èst né co riv'nu su s'décision ?

LINA. — Quand on cauze di boû, vos r'causez d'vatche vos, Célèsse. Vos n'm'avoz né rèspondu !

CELESSE. — Ça n'chèrvirot à rén qui dj'vos diye qui c'n'èst né mi, pusqui vos l'savoz.

LINA. — Sacrè Célèsse, dj'arons bén vlu vire ça, mi !

CELESSE. — Ni rioz né, c'n'èst né si guéye qui ça. Et adon. vos n'm'avoz né co rèspondu nèré à c'qui dj'vos ai d'mandé.

LINA. — Su l'pris d'èl vatche, Zénon n'vout rén ètinde. A c'pris là, èle est bén dins si staule a-t-i dit.

CELESSE. — Pou ène difèrence di deus mile francs, alons !

LINA. — Pouqwè discutéz-vos, si vos trovèz qu'deûs mile francs c'n'èst né grand'chose.

CELESSE. — Vos n'daléz tout l'min-me né mi r'mète à vos ôtes, des milionéres.

LINA. — Vos qu'èst si malereûs n'don. Il èst vré ossi qu'vos dè dispinsez d'dja bran-mint pou vos sot'riyes. Dji n'sé né comint c'qui vos n'èstoz né onteûs d'min-ner ène viye come vos l'fioz èt dawè ène brave feume èt trwès èfants.

CELESSE. — On n'a qui l'bén qu'on s'fét, Lina, pou ne pitite viye qui nos avans à viqui.

LINA. — Et vos avoz co l'air di vos dè fér ène glwère, si vos plét.

CELESSE. — Ça prouve qui dj'ai co du succès n'don, Lina... Sauf dilé vos.

LINA. — Vo portefeuye qu'a du succès, oyi.

CELESSE. — Vos vos trompéz, Lina, c'èst l'magnère qui faut pou cauzér èt amadouwér les feumes, èt djusqu'asteûr, dj'ai toudis triomfé dins toutes mes entreprises.

LINA. — Nos dèvians d'èl conversation, Célèsse. Quant à l' vatche, si vos vloz discutér avou Zénon, i va rintrér.

CELESSE. — On n'sarot discutér avou li, c'èst dayeûrs pou ça, qui dj'm'ai dispétchi di v'nu, pasqui dj'ai vèyu qu'i l'èstot co d'sus l'tchamp. Et pwis, on dirot qui m'dè vout, il a toudis in air di deûs airs. N'èst-i né djalou sur vos, li ?

LINA. — Ça dj'n'è sés rén, vos avoz peu d'rawè l'min-me quinte qu'au gros Mathy. Dayeûrs i sét bén qu'dji n'pout mau. A no n'adje on n'èst pus si sot qu'vos, Célèsse.

CELESSE. — Pourtant !

LINA. — Pourtant, qwè ?

CELESSE *(s'avançant sur Lina)*. — Vos èstoz co si djoliye.

LINA. — *(qui r'cule)*. — N'aprochiz né, savoz, ou sins ça, dji vos fous li skum'rète à vo n'oraye.

CELESSE. — Vos m'friz ça ?

LINA. — Et rate èco !

CELESSE. — Vos n'ariz né l'cœur. *(à c'momint-là, Batisse passe s'tièsse à l'huche du fond, pwis si r'tire)*.

LINA. — C'èst c'qui vos viriz.

CELESSE. — Dji n'tchérèt donc jamé dins vos grâces.

LINA. — Mins pou qui m'pèrdoz !

CELESSE *(s'avançant co su Lina qui r'cule autou d'èl tabe)*. — Alons, Lina, lèyiz-m' vos prinde dins mes bras... vos sèrér conte mi.

LINA. — Ni m'touchiz né toudis !

CELESSE. — Vos savoz bén qui dj'sos pus fwart qui vos n'don.

LINA. — Sôrtichoz ou bén sins ça dji criye.

CELESSE. — A qwè ça vos avanç'rot-i, l'cinse r'tiréye come èle l'èst, pèrsonne ni vos ètindrot.

LINA. — Mins vos roviz qu'Zénon pout rintrer d'in momint à l'ôte pou diner. Sôrtichoz, vos dis-dje.

CELESSE *(voulant l'prinde dins ses brès)*. — Né d'vant d'vos d'awè yeu...

BATISSE *(à c'momint là intère)*. — Qwè c'qui s'passe véci ?

SIN-NE II

LINA — CELESSE — BATISSE

CELESSE *(saisi, lache Lina)*. — Vos èstoz là, vos ?

BATISSE. — Oyi, dji vés vos dèrindji au bon momint n'don !

CELESSE. — Après tout, ça n'vos r'garde né.

LINA. — Pou l'dérin côp, dji vos d'mande di sôrti èt di n'pus jamé r'mète les pids véci.

BATISSE. — Oyi, ou bén sins ça c'èst mi qu'va vos sôrti. Vos avoz yeû d'èl chance qui c'n'èst né l'cinsi qu'a tcheu d'su vo dos au lieu d'mi, sins ça vos ariz yeu l'biss' du gros Mathy. Ça n'vos arot pon fé d'tôrt pasqui dji wès qu'vos l'avoz d'dja rovi.

CELESSE *(en sôrtichant)*. — Et vos, vos avoz d'èl chance di yèsse in vî ome, sins ça...

BATISSE. — Dji vos ratind *(i s'avance sus Célèsse)*. — Maugré mes 65 ans, dji vos mougn'reus co cint côps.

LINA. — *(qu'acourt s'mète intrè zèls deûs)*. — C'èst bon, Batisse, i n'dè vaut né les pin-nes.

CELESSE *(sôrtichant)*. — Nos nos r'virans, vî rat.

BATISSE *(qui vout l'sûre, mins Lina l'rasté)*. — Quand vos vloz pachacroute. *(Lina r'sère l'huche)*.

SIN-NE III

LINA — BATISSE

LINA. — Vos ploz dire qui dj'ai yeu ène bèle peu savoz, Batisse. Vos avoz arivè au bon momint. Dji sos toute hôrs di mi !

BATISSE. — Oyi, cinsière, c'n'èst né bia c'qui dj'va vos dire, mins volà d'dja in momint qu'dj'ascoutéve padri l'uche. Vos m'èl pardon'roz don ?

LINA. — Qwè èspèriz, Batisse ? M'espionér pou dalér l'raconté à Zénon !

BATISSE. — Nonna cinsière, ni crwèyoz né c'tèl'là. Come dji conès l'ome, dji m'atindève à c'qu'i daléve arivér, èt dj'ai rintré quand dj'ai vu qu'ça tournéve pus mau.

LINA. — N'a né d'qwè m'dimander pardon, Batisse, c'èst mi qui vos r'merciye di m'dawè yeu satchi hôrs des grifes di c'n'apotikére là, mins vos n'ariz né mau fét d'intrer pus rate tout l'min-me. I l'ès-t-eureûs qu'Zénon n'èstéve né avou vos, avou l'umeûr qui l'a co pou l'momint, il arot fét guéye... Ni li causez né d'ça savoz Batisse, i vaut mia.

BATISSE. — I l'mèrit'rot pourtant qu'on dè cauze, mins pusqui vos l'vloz, n'è causanes pus.

LINA. — Merci, Batisse... Et èyu èst-i d'meurer, Zénon ?

BATISSE. — I va ariver savoz, il è st-arèté avou Lôre Thibaut.

LINA. — Ah ça, évidamint, i n'sarot passer des cotes qui n'faut qui les aroque.

BATISSE *(riyant)*. — Vos n'dalèz tout l'min-me né yèsse djalouse dissu Lôre don, cinsière. I faurot yèsse vayant savoz pou intèrprinde ça. Et mi, dji n'wès né l'cinsi capabe di l'afronter.

LINA. — Ni v'noz né co avou vos bièstriyes èt cachi d'li r'blanchi, vos !

BATISSE. — Dji n'a né dandji d'li r'blanchi, n'èst-i né blanc assez ?

LINA. — Oyi, vos ploz l'dire !

BATISSE. — Qwè vloz dire, cinsière ?

LINA. — Vos l'savoz bén c'qui dj'vous dire !

BATISSE. — Nonna, absolumint né. Pour mi, l'cinsi a toudis sti dwèt èt onéte.

LINA. — Pour vos...

BATISSE. — Pour mi èt pou tèrtous. A-t-on jamé yeu ène saqwè à dire di li ?

LINA. — Ni m'fioz né rire, Batisse.

BATISSE. — Savoz bén qu'dji n'vos comprind né mi, cinsière !

LINA. — Swèt ! Mi n'don, Batisse, dji trove qui s'il avot sti dwèt èt onéte come vos l'disoz, il arot au mwins marié l'mèsquine di ses parints qui pwartéfe ène èfant da li. M'avoz comprind asteur ?

BATISSE *(tout paf)*. — Comint... Vos savoz ?

LINA. — Oyi, Batisse ! Ça vos ètone don ?

BATISSE. — Qui èst-ce qui vos a raconté ça ?

LINA. — Li min-me, Batisse.

BATISSE. — I vos a raconté ça li min-me dizoz ? Téjoz-vos, savoz cinsière, sondjiz qu'vos avos in garçon èt qu'vos pouriz li gater s'n'av'nir pasqui di tout l'viladje, né in diâle n'a seu in mot d'ça. L'gamin n'sét rén d'ça don, li ?

LINA. — Non, Batisse, vos comperdoz bén qui dj'sèros onteuse di li dire ène afère parèye di s'papa. C'èst dwèt èt onéte n'don ça !

BATISSE. — Zénon n'èst pout rén cinsière, ça sti in cas bén malereûs pour li, èt qui l'a fét bran-mint soufri. Et pwis, c'èst si vî.

LINA. — N'èspétche qui l'tatche èst toudis là ! Pouqwè n'l'a-t-i né marié ?

BATISSE. — C'èst c'qu'il a vlu fér, mins s'papa a tout fét pou l'èspétchi.

LINA. — Dins c'cas là, il arot plu passér woute di ça !

BATISSE. — Il estot trop djon-ne, cinsière. Et pwis, c'èstot du timps di s'terme di soudart. S'papa d'a profité pou mète èl' sèrvante à l'uche, èt personne n'a jamé seu c'qu'èle èstot div'nèwe. Est-èle mwate, a-t-èle yeû s'n'èfant ? Personne n'èl sét.

LINA. — Et i n'a jamé rén fét pou cachi d'li r'trover ?

BATISSE. — Siya, il a couru èt scrit pat'avau l'payis, mins pin-ne pièrdèwe.

LINA. — S'pére ni d'vot awè pon d'cœur pou dè fér ène parèye, dji dirès min-me qui c'è st-ène lach'té.

BATISSE. — Ni cauzez né dinsi cinsière. M'vî maisse, qui l'bondieu l'boute dins s'paradis, avéve in cœur d'or, seûr'mint, il in-méve di t'nu s'rang. Come vos l'savoz, dj'ai travayi trinte ans pour li, dj'èstéve considéré come d'èl famiye, èt d'vant d'mouru il a bén r'comandé à Zénon di toudis bén m'tréti come il avot fét, çu qui rèspècte dayeûrs. Vos avoz in boune ome, cinsière, èt fioz dè du cas. A part ci faute là, mondieu, dont i n'èst né tout à fét rèsponsabe, il est blanc, crwèyoz-m'.

LINA. — C'èst p'tète vré c'qui vos d'zoz là, Batisse.

BATISSE. — Seûr qui c'èst l'vré.

LINA. — Mins dispus qui dj'sais ça, dji n'sarons pus yèsse l'min-me avou li, c'èst pus fwart qui mi, dji n'ai pus confiance en li !

BATISSE. — C'èst ça qu'vos avoz l'air si drôle tous les deûs dispus in p'tit timps ? Et bén, permètoz-m' di vos l'dire... Vos avez tôrt, cinsière !

LINA. — C'èst possibe, mins min-me si vos saviz ène saqwè, vos n'pouriz toudis mau d'mèl dire. Vos avoz trop d'rèspèct pour li.

BATISSE. — L'rèspèct qui dj'li dwèt, cinsière.

LINA. — Volà donc 25 ans qu'vos saviz ça, èt vos n'davoz jamé soflé mot ?

BATISSE. — Non, èt dj'aros mouru avou. N'a-t-i lontimps qu'i vos a dit ça ?

LINA. — A pin-ne deûs ans, mins dji n'con'chéve né co toute l'istwère come vos v'noz d'm'èl raconté.

BATISSE. — Ni li d'zoz surtout né qui dj'vos ai raconté tout ça savoz !

LINA. — Vos estoz bén seûr qu'i n'l'a jamé r'vu ?

BATISSE. — Ossi seûr qui n'a qu'in bondiè, cinsière. Ele avot promètu à m'vî maisse, di n'pus jamé si r'mète su l'vôye Zénon, èt èle a t'nu parole.

LINA. — Pôve fiye, èle ara byin sti malereûse.

BATISSE. — Dijoz, cinsière.

LINA. — Di qwè, Batisse ?

BATISSE. — Promètoz-m' di n'jamé dire au cinsi c'qui dj'vénsd'vos racontér.

LINA. — Dji vos l'promèt, Batisse.

BATISSE. — Merci, cinsière.

LINA. — Di vo costè, ni li d'zoz né nèré qui dj'vos d'ai cauzé.

BATISSE. — Oh mi, n'a pon d'imbaras, cinsière.

LINA. — Nos dalans toudis nos mète à tabe, Batisse, nos cominch'rans sins li ; i n'a qu'à wéti d'yèsse à l'eûre. Avoz sogni les tch'faus ?

BATISSE. — Oyi, oyi, cinsière. *(On ètind du brut)*. — Dji crwès qu'volà l'cinsi. Dijoz cinsière, c'èst bén ètindu, n'don. « Motus ».

LINA. — Ni vos dè fioz né, Batisse.

SIN-NE IV

LINA — BATISSE — ZENON

ZENON *(en rintrant)*. — Hum... Come ça sint bon véci !

LINA. — Il estot timps qu'vos ariv'riz, nos dalinnes comminchi sins vos.

ZENON. — I n'tènéve qu'à vos ôtes ça. Célèsse n'a né v'nu ci, li ?

LINA. — Siya, pouqwè ?

ZENON. — Pasqui dj'l'ai vèyu d'au lon, èt il a spitè pa l'vôye des puces. On arot vrémint dit yun qu'avot peu d'mi.

LINA. — Oh, c'èst pasqui dji li ai dit qu'vos n'estiz né d'acôrd su l'pris azard.

ZENON. — Quand bén min-me qu'i m'èl don'rot co l'pris, c'n'èst toudis né li qu'l'arèt, il èst trop vanupied.

LINA. — Alez, à tabe, t'taleûr on din'ra à deûs eûres avou vos.

ZENON. — Dji n'è pou rén d'ça, mi, dji n'va tout l'min-me né èvoyi les djins à l'moustaude quand i criy'nut après mi don.

LINA. — Estoz bén seûr qu'on a criyi après vos ?

ZENON. — Dè vlà yène di quèstion.

LINA. — Bén seûr, vos n'sariz vire passer ène feume dissus l'vôye qu'i n'vos faut babyi avou.

ZENON. — Ni v'noz né co r'cominchi n'don.

LINA. — Et qwè-c' qu'i li faléve l'grosse dondon, qu'èle a criyi après vos ?

ZENON. — Comint, vos savoz d'djà qui c'qui c'èst ? *(I r'wète Batisse)*.

LINA. — Vos l'wèyoz bén, n'don !

ZENON. — Oyi, bén come d'abitude vos aroz co èspioné Batisse, quand il a rintré !

BATISSE *(l'air embarrassé)*. — Nonna maisse, c'èst mi qui li a dit. Dji n'a rén dit d'mau don ?

ZENON. — Mins non, Batisse ! Qui c'qui vos dit ça ?

LINA. — Vos n'avoz né co dit c'qu'i li faléve.

ZENON. — Est-c'qui vos m'léroz bén l'timps d'rintrer, oyi... Et bén volà, èle vourot candji d'tère.

LINA. — Comint ça candji d'tère ?

ZENON. — Oyi, no tère qu'èst padri s'maujone avou l'cène qui djont les nowes au wite vôyes.

LINA. — Di qwè ? Mins ça néni, savoz !

ZENON. — Et pouqwè ça ? I n'a 22 ares di pus dins l'cène savoz, èt èle ni d'mande rén pou l'diférence.

LINA. — N'a des chances, èle èst plin-ne di dints d'tchén.

ZENON. — C'èst djustumint, n'don, dispus qu'Dèrik èst mwart, c'èst bran-mint trop grand pour lèye. Ele ni sarot intèrtènu ça come i faut. Elle ni sarot fé mia l'feume, èle a bén s'bia frére qui vén d'timps in timps li donér in côp d'many'e pou les durs ovradjes mins...

LINA. — Mins, faurot co qu'on li fèye pou les 22 ares qui nos arans d'pus azard ?

ZENON. — Qui èst-ce qui vos cauze di ça, Lina ?

LINA. — Oh, dj'vos ètinds ariver d'sus vos tchaussètes, èle n'est né bièsse savoz. En vos donant 22 ares di pus vos aroz des obligations avou lèye.

ZENON. — I faut toudis qu'vos wèyoche des maus èyu-c'qui n'da pon, vos.

LINA. — Et come dji wès, vos avoz accèpté naturèl'mint ?

ZENON. — Oyi, èt avou grand pléji. Pour mi, ça s'ra bran-mint pus aujiye ossi di dawè tout c'boquèt là èchène.

LINA. — Et tout ça, sins min-me mi d'mander consèye. N'a né à dire, mins c'èst vrémint pléji d'awè in ome come vos. Wèyons Batisse, mi dji conte pou du pwèfe èt du sé véci.

ZENON. — Mins enfin, Lina, c'n'èst né vos qui travaye les tères don. Dj'ai travayi pou m'facilité ossi. Et pwis, nos discutrans d'ça quand nos arans din-né.

LINA. — Avoz co bran-mint à fauqui au wite bougnis ?

ZENON. — Dji pinse qui nos arans fét audjourd'u don, Batisse ?

BATISSE. — Dji pinse bén, maisse, si ça va come d'èl matinéye toudis.

LINA. — Et après ça, vos n'avoz pus qu'l'avin-ne à Djèdo ?

ZENON. — Oyi, i n'a pus qui c'pîge-là.

BATISSE. — À m'n'idéye, ça n'dira né si rate vélà, savoz, maisse.

ZENON. — Dji n'pinse né nèré, Batisse.

LINA. — Et pouqwè ?

ZENON. — Ele èst assez bén flachéye, mins dji sondje, nos arans deûs ovris d'pus don. No cadet a fini s'tèrme audjourdu, èt i nos ramin-ne yun d'ses camarades come vaurlèt.

LINA. — Oyi, volà co ène saqwè. D'awè sti èqadji in ome qui vos n'coch'noz né min-me, qui vos n'avoz jamé vèyu ni d'Eve ni d'Adam èt qui vént on n'sèt d'èyu.

ZENON. — Robert n'èl conèt-i né, li ?

LINA. — I l'conèt pou d'awè sti soudart avou !

ZENON. — Dissus dij-wite mwès qu'il l'a yeu sous ses ordes, il a bén yeu l'timps d'èl jugér dji pinse.

LINA. — Is sont là tous gamins èchène.

ZENON. — Vos perdoz co Robert pou in gamin, insi ?

LINA. — Dayeûrs, c'n'èst né véla qu'vos sariz juger ène saqui. I div'nut roter come on les min-ne, èt pad'zou ces loques-là, on n'riconèt né les mwés des bons.

ZENON. — L'caractére èst toudis là n'don, Lina. Robert è-st-assez intèligent pou pouvwèr juger ène saqui. Is sont toudis si bén èt indus zèls deûs à l'arméye.

LINA. — Nos virans co toudis bén c'tèle-là. Vos avoz co vlu fér à vo tièsse don. « Maître absolu ».

ZENON. — Quand n'a moyé d'dè dawè yun don, Lina i n' s'agit né d'èl lèyi passer su l'costé. L'djou d'audjourdu, on n'trove né si facil'mint qu'ça des omes di cinses.

LINA. — Vos ariz co bén ratindu ène miète, ça n'prèsséve né tant qu'ça. Vos avoz toudis bén fét s'qu'asteur.

ZENON. — Pasqui on n'dè trovéve pony'e.

LINA. — Volà l'awousse qui va yèsse fét t'taleur !

ZENON. — Et après l'awousse, n'a pus pon d'ovradje ?

BATISSE. — I va tout l'min-me falwèr sondji à m'remplacer ossi, cinsière, pasqui dji r'disquind l'iscaule à grands côps savoz mi. I faurèt bén rate qui dj'sondje à mi r'tirer. Dins deûs mwès, dji sos st-a l'adje d'èl pension. Dji dirès mi r'pwazer à l'ospice.

ZENON. — Di qwè ? Vos, à l'ospice, vos n'div'noz né sot, Batisse !

BATISSE. — Vos n'daloz tout l'min-me né m'fé travayi djus-qu'à l'dérin d'mes djous don, maisse.

ZENON. — I n'est né quèstion d'ça, Batisse ! Vos n'quitroz jamé l'cinse, vos avoz toudis sti l'ome di confiance di m'papa èt vos savoz bén c'qui m'a dit d'vant d'mouru don !

BATISSE. — Oyi, c'èst l'vré, maisse, mins dji n'pous tout l'min-me né vos d'meuré su l' dos, l'djou qu'dji n'sarès pus rén fér.

ZENON. — Ni vos r'tournez né aprè ça. Et combén d'coôps c'qui dj'vos ai djà dit di n'pus m'ap'ler maisse. Dji n'a jamé sti vo maisse, c'èst vos qui m'a cazimint al'ver, c'èst vos qui m'a aprind m'mèsti ; èt dj'ai co quéqu'fiye dandji d'vos consèys.

BATISSE. — C'èst l'vré, Zénon.

ZENON. — Dji n'avons né pus d'quatr'ans, qui dj'vos suvéve dèdja tout costé su l'campagne, mi maman avéve ène tèle confiance en vos qu'èle mi lèyive daler. M'grand pléji c'èst quand vos m'mètiz su vo tch'fau d'afilèt pou édaler, dji m'sintéve in ome. D''èstéve toudi pindu à l'djambe di vos culotes qwè.

BATISSE. — Ah oyi, dji vos wès co tout p'tit, in bia p'tit djambo bén pot'lé. Dji vos arès byin fét saut'ler sus mes djambes.

ZENON. — Oyi, dji m'dè rapèle vag'mint.

BATISSE. — Ossi, vos m'avoz ramouyi saquants côps savoz. *(is riy'nut)*. Vos astiz si amitcheu !

LINA. — Il èstot bran-mint d'pus qu'asteûr adon ?

ZENON. — Enfin, Lina ! Volà 21 ans qu'nos estans marié, vos-as-dje jamé fét l'pus p'tite pin-ne.

LINA. — Dji sés bén c'qui dj'vous dire, mi !

ZENON. — Dji n'vos comprind né !

BATISSE. — *(wèyant qu'ène discution monte co, si r'lève)*. — Dji m'va donér à bwère aus tch'faus, mi.

LINA. — Vos n'avoz pus dandji d'rén, Batisse ?

BATISSE. — Merci, cinsière. Dji sos gros à pèter, i d'arot d'it-ci djusqu'a Rome, dji r'nonce. Dji m'èva rat'mint fér ça.

ZENON. — Ni vos prèssez né, Batisse, nos ratèl'rans ène eûre pus taurd pasqui l'solia tchaufe savoz..... I vaut co mia travayi ène eûre di pus au gnu.. R'pwasez-vos co céq minutes véci.

BATISSE. — Non-na, dj'ai co mia dalér fumér m'pupe pad'zos l'tiyou, i fét mèyeu qu'véci.

ZENON. — Ça c'èst l'vré. Quand vos aroz fini vo pupe, vos diroz r'quér l'lame au marchau savoz.

BATISSE. — C'èst ça, maisse.

ZENON. — Qwè d'zoz co là ?

BATISSE. — Escusez'm..... Zénon.

ZENON. — N'èl roviyiz pus savoz !

(Batisse sôrte).

SIN-NE V
ZENON — LINA

ZENON. — C'èst quand min-me malereûs avou vos, qui faut toudis qu'vos fioche vos réflèkciyons d'vant l'z-ôtes. Mins qwè avoz toudis asteûr don ?

LINA. — Çu qu'dj'ai ?... Vos wazoz m'èl dimandér ?

ZENON. — Bén oyi, tout in timps, vos n'èstoz pus l'min-me, feume, vos avoz toudis l'air di mauvaiche umeûr.

LINA. — Quand on va coutchi avou in tchén qu'à dès puces, on l'z'atrape don.

ZENON. — Mins qwè vos as-dje fét, là ?

LINA. — Rén...

ZENON. — Mins adon ?... Qwè ?... *(i sondje in momint)*. Ah, dji sos. C'è-st-à cauze di c'qui dj'vos ai raconté azard ?

LINA. — Quéqu'fiye bén !

ZENON. — Et c'èst pou ène istwère di n'a 25 ans qu'vos m'fiez ène viye parèye... Dji n'vos con'chéve né min-me !

LINA. — Ele pout toudis si r'mète dins vos pids:

ZENON. — A qwè daléz là sondji, alons. Ah, dji n'arons jamé dû vos dire ça, mins ça m'pèzéve tél'mint, wèyonz, qui dj'ai sti oblidji di m'disquèrtchi, Lina.

LINA. — Et c'èst mi qui dwèt vos aidi à pwarter vo crwès azard... Ça d'véve yèsse pèzant tout l'min-me dissus vo stomak, dispus ostant d'anéyes.

ZENON. — Vos n'sariz crwère, Lina, l'mau qu'dj'ai yeû, come dj'ai soufri... Vos n'savoz né çu qu'c'èst d'soufri come dji l'ai fét...

LINA. — Vos wèyoz bén n'don... Vos soufrichoz co à l'pinséye di n'pus li r'vire.

ZENON. — Vos n'mi compèrdroz jamé, Lina. Dj'ai bran-mint soufri, mins...

LINA *(qui l'côpe)*. — Mins vos ariz plû soufri tout seû d'vo tatche !

ZENON. — Lina !...

LINA. — Mins né fér soufri l'z-ôtes !

ZENON. — Est-c'qui dj'vos ai jamé fait soufri, vos as-dje jamé dit ène saqwè d'triviè... Vos as-dje jamé contrarié dins ène sôrte ou l'ôte... Non n'don ?

LINA. — Non, mins vos avoz toudis in visadje di mau tourné. On dirot toudis yun qui n'trouve né s'bouneûr à s'maujone.

ZENON. — Non-na, savoz bén c'qui c'èst ?... C'èst djalouse qui vos èstoz, dji l'ai co r'marqué ènawére quand dj'ai rintré. Vos avoz toudis pinsé qui dj'pouvéve li r'vire don, qui dj'pouvéve mète m'pîd su l'costè don... Non-na, Lina, né yun d'mès tch'fias n'a jamé sondji à ça, distrompez-vos... Vos avoz ène drole di maladiye, ène maladiye qui vos rind malereûse tout en rindant l'z-ôtes : « Li djalous'riye ». Vos n'avoz pus confiance en mi, volà c'qui n'a... En'don qu'c'èst ça ? Rèspondoz-m'...

LINA. — Vos m'avoz d'dja toudis trompé in côp n'don !

ZENON. — Qwè-c'qui vos d'zoz ?

LINA. — L'djou qui dj'vos ai conu, si vos m'aviz yeû dit ça, dji n'sèrons bén seûr né véci !

ZENON. — Est-c'qui nos n'èstans né pou yèsse eureûs, Lina... Nos avans in garçon qui fét tout no bouneûr... C'è-st-à li qu'i faut sondji... Dji n'vourons jamé qu'il apèdrot ène afère parèye di s'pére... Dji roudjirons d'vant li.

LINA. — I avoz sondji, vos, en vos mariant qui vos aviz p'tète ène èfant, èt seûr ène feume qui vos ratindéve.

ZENON. — Si èle m'avot ratindu, èle arot riv'nu. Ni cauzann's pus d'ça si vos vloz.

LINA. — Non, pasqui ça vos r'drouve l'pléye !

ZENON. — Lina, vloz vos taire !

LINA. — On s'térait, i faurèt bén... Vos n'mindjiz pus ?

ZENON. — Non merci, dji n'ai pus fany'e... N'avoz rén yeu au facteûr ?

LINA. — Non ! Qwè ratindoz ?

ZENON. — Vos savoz bén qu'dj'ai scrit au bateu n'don. I m'faut fér d'èl place dins l'angar, ou sins ça, dji va yèsse oblidji d'fér des mwéyes.

LINA. — N'a co toudis rén yeu.

ZENON. — I n'faut nén ratinde après li nèré c'ti-là !

LINA. — N'a qu'quand c'èst pou dawè ses caurs, adon il est prèssé.

ZENON *(in p'tit timps après)*. — Dji m'dimande l'gamin, quand èst-c'qu'i va rintrer. Il est bén seûr en train d'fér la classe pou l'momint.

LINA. — Oyi, èt Dieu sét dins quéne êtat qui va rintrer !

ZENON. — C'è-st-in bia djou n'don ça. Mi, dji n'ai rintré qui l'lèd'mwin, dji n'arons jamé seu riv'nu, dj'ai du dalér couchi d'lé in camarade qu'èstéve di Lidje, li.

LINA. — Et on s'a continté d'ça à vo maujone ? Is vos ont lèyi noyi vo chagrin da. Mins véci, ça n'si pass'rot né dinsi, savoz !

ZENON *(ossant ses spales)*. — Qwè vouriz fér a ça don, vos ?

LINA. — Vos l'viriz ! Dalér dèloger èt Dieu sét èyu !

ZENON. — Mondieu, ça n'arive qu'in côp èt c'n'èst pus ne èfant, don. *(On ètind tchanter au lon. « C'est la classe qui s'en va...)* Dji n'sét né si c'è-st-ène idéye, mins on dirot qu'on ètind tchanter au lon. *(Zénon si stampe èt va vire su l'uche)*. Vènoz vire, les vlà qui l'ariv'nut bras d'sus bras d'sous...

LINA *(qui va vire)*. — Is sont dins in bèl êtat ossi.

ZENON. — Eh bén, is l'ont co sti pus rézonabes qui mi, riv'nu si timpe qui ça.

LINA. — C'èst trop timpe à vo mode... Rèvoyiz'l'zès.

ZENON. — On n'pourèt bén rate pus rén dire, véci.

LINA. — Comint c'qu'is l'arines riv'nu, si l'èstinent dimeuré squ'au gnut ! *(on les ètind pus fwart èt is l'ariv'nut su l'uche)*.

SIN-NE VI

ZENON — LINA — ROBERT — PAUL

ROBERT et PAUL *(en arivant su l'uche)*. — Vive la classe...

ROBERT *(lèyant tchér s'kid'bag, court su s'maman èt s'papa)*. — Maman, papa...

LINA. — Robert... Et bén vos estoz bia, m'feu.

ZENON. — M'garçon... Vos vlà tout l'min-me libéré !

LINA *(à Paul qu'èst toudis d'lé l'uche)*. — Intrèz m'feu, èt disbarassèz-vos.

PAUL *(qu'intère pus lon èt mèt si kid'bag à tère)*. — Merci, madame.

ROBERT. — Tout l'min-me libéré ? Dèdjà vloz dire... Etindoz, Paul ? Avou tout ça, dji roviye, mi. Papa dj'ai l'pléji d'vos présintér m'grand camarade di régiment, Paul Duchêne, qui à partir d'asteûr s'ra vo vaurlèt !

PAUL *(leu donant l'mwin)*. — Madame... Monsieur...

ZENON. — Bondjou m'feu... Ça fét qu'vos estoz bén dècidé insi, vos daléz d'meuré véci ?

PAUL. — Oyi, savoz Monsieu, seurmint audjourdu dji m'èrva,

ZENON. — Oyi, naturèl'mint.

PAUL. — Dji n'pou né d'meuré abiyi dinsi n'don, qu'on n'mi fèye co raler à l'casèrne.

ROBERT. — Bén ça s'rot co l'occasion di r'fer in côp la classe.

PAUL. — Oyi, mins ça cosse tchèr savoz ça.

LINA. — Tout djusse, m'feu... I n'sondje né qu'is sont dur à gagni savoz, li. Achidoz-vo. *(i va s'achire à l'tabe)*.

ZENON *(qui disquind s'achire à l'tabe ossi)*. — D'èyu èstoz co ? Dji ni r'véns jamé su l'nom.

PAUL. — Di Mariembourg.

ZENON. — Mariembourg ? ...C'èst dins l'province di Namûr ça ?

PAUL. — Oyi.

ZENON. — C'èst d'dja lon ça ?

PAUL. — I n'a ène bèle trote di-t'ci savoz. C'è st-à vint kilomètes ou d'zeû d'Philip'ville si vos con'chozez.

ZENON. — Djèl vous bén crwère qui n'à ène boune trote. Et vos avoz in trin pou raler asteûr ?

ROBERT. — Oyi, mins owe, savoz là. I n'pout né ralér tout d'sûte savoz !

LINA. — Et si s'garçon là, à l'idéye di ralér, li !

ROBERT. — Tutuut, c'èst mi qu'ès maisse, c'èst mi qui comande. *(mostrant ses galons)* A qwè-c'qui ça chèfe ça ?

LINA. — Vos n'èstoz pus à l'arméye véci savoz !

ROBERT. — Tant qu'il-è-st-en t'nuwe, i m'dwèt l'rèspèct. I n'a in trin à 7 eûres èt ène chique èt nos avans tout l'timps d'co dalér dè bwère yène ou deûs dins l'viladje.

LINA. — Vos n'avoz né co bu assèz, non ?

ROBERT. — Bén nos n'avans cazi rén bu, maman. Et pwis ça s'ra l'ocâsion pou fér visiter l'viladje à Paul.

LINA. — Visitér lès cabarèts, oyi !

ROBERT. — I n'à né qu'les cabarèts à visiter n'don, maman. N'a-t-i né des bias p'tits cwins dins no viladje. I n'à Plénus, au Bos-héri èyu-c'qui vos daliz fér vos rencârts avou papa... L'vôye des pûces, no bèle grande place avou s'bia clokî. Et sins rovi l'tou d'mouriassau, li fièrté d'tous les pètaus.

LINA. — Grand sot ! *(à Paul)*. — Mins comint s'fét-i qu'vos d'voz v'nu travayi véci, si lon qu'ça d'vo maujonne ? Vos n'avoz pon d'ouvradje par là ?

PAUL. — Siya, madame, mins come Robert mi d'zéve qui vos cachiz in vaurlèt, c'èstot l'ocasion pour mi, di d'meurer avou li, qu'a toudis sti in bon camarade pour mi... Et pwis travayi lauvau ou véci c'èst toudis parèye don.

ZENON. — Qwè fèyiz d'vant d'fér vo tèrme, m'feu ?

PAUL. — Dj'èstéve dèdja dins ène cinse, Monsieur.

LINA. — Et pouqwè n'raléz né véla adon ? Vos n'vos pléjiz né ?

PAUL. — Siya, Madame mins quand dj'ai rintré à l'arméye, on d'a prind ène ôte, wèyons.

ZENON. — Et qwè aviz come gadje vélà ?

PAUL. — Dj'avéve cint céquante francs plus mes dispins.

ZENON. — Et si dj'vos done ça véci, vos èstoz d'acôrd ?

PAUL. — Bén seûr, don.

LINA. — Dj'èl vous bén crwère !... Et vos parints, qwè-c'qu'is fèy'nut ?

ROBERT. — Dijoz, maman, n'èl fioz né trop cauzer savoz, pasqu'i va co atrapér pu swè.

LINA. — Téjoz-vos, vos !

ROBERT *(à paurt)*. — Humm. Ele n'èst né co fwart bén r'lèvéye audjourd'u !

PAUL. — M'bia pére travaye dins l'bos pou in chateau di t' par'là. Quant à m'maman, èle fét l'min-nadje, èle a d'l'ovradje asséz à l'maujone pasqui nos èstans 5 èfants wèyons, èt c'èst mi l'pus vî. L'pus djon-ne n'a co qu'deûs ans èt d'mi èt vos comperdoz bén qui n'a à travayi n'don pou tout ça.

ZENON. — Oyi, bén seûr, m'feu !

LINA. — Mins, vo bia pére dizoz ? Vos n'èstoz né marié don ?

PAUL. — Oh non, madame, mi maman à sti r'mariyée, wèyons. Robert ni vos a-t-i né dit ?

ROBERT. — Dji n'cache né les complications savoz, mi, èt pwis, n'a-t-i ène saqwè d'mau là d'dins ?

LINA. — Vo maman èstéve veuve ?

PAUL *(ène miète embété)*. — Non, Madame, mi papa a sti in lache qu'a abandoné m'maman èt pou sawè m'alvér sins d'vwèr mi placer èle s'a r'marié. Après ça, èle a co yeû quate èfants èt quand dj'ai yeu l'adje di travayi dj'ai d'vu wèrqui, dji n'a né yeu l'crédit d'dalér user des cus d'culotes su les bancs di scole.

ZENON. — Dj'vos comprind m'feu.

PAUL. — C'èst pou c'rézon là ossi, qui dj'ai volti d'meuré véci, pasqui m'bia pére n'a jamé sti fwart bon pour mi, les ôtes pass'nut avant mi... ça s'comprind ène miète...

ZENON. — C'èst des droles di situwations ça, m'feu... mins qwè vloz, des miséres i d'a pou tèrtous... Vos m'avez l'air d'in garçon conv'nabe èt dji crwès qu'nos nos ètindrans bén.

PAUL. — Dji vos r'mèrci, Monsieur, èt di m'costè, dji crwès qu'vos sèroz contint d'mi ossi. Dayeurs, pos ploz prinde des rensègn'mints si vos vloz.

ROBERT. — C'qui n'a d'seûr don, papa, c'èst qui n'est né contrariant, pasqui dispus qu'nos èstans quité l'cazèrne, chaque côp qu'on a dit : On dè bwè co yène, i n'a jamé di non.

ZENON. — Dji n'sés né, mins, dji crwès qu'su l'timps qu'vo camarade dè buvéve yène, vos dè buviz bén deûs, vos !

PAUL. — Ah ça, dji dwèt vos dire qu'on n'a jamé d'vu li d'nér l'dwègt.

ZENON. — On l'wèt bén !

LINA. — Et maugré ça, il a co swè, wéyons bén !

ROBERT. — Pusqu'on bwèt, pusqu'on a swè, savoz, maman. Asteûr, qui vos avoz fini vo n'intèrogatwère, vènoz par ci, Paul, avou tous vos tchinisses, nos dirans nos disbarasser ène miète, après nos visiterans les remparts dès Cirous. *(I tribuque au triviè di s'kidbag)*.

LINA. — Tchérôz bén tout seû sauléye ? Est-i possibe di bwère dinsi. Si vos r'vènoz jamé malade, vos tir'rez vo plan, vos ramas'roz vos miséres.

ROBERT *(mostrant Paul)*. — Dji dirès... Soldat Duchène, un seau, une loque, marche.

ZENON. — Vos mindjroz in boquèt d'vant d'èdaler.

ROBERT. — Mi, dji n'ai né fany'e.

PAUL. — Mi nèré savoz, Monsieur, merci.

LINA. — Eyu-c'qui l'brèsseu passe, li bolèdji n'passe né don.

ROBERT. — Ça c'èst l'vré, maman... Mins savoz bén qui c'qui duvrot passér ?

LINA. — Qwè daléz co sôrti pou ène bièstriye ou l'ôte ?

ROBERT. — C'n'èst né ène bièstriye, c'èst tout c'qui n'a d'pus sérieus...

LINA. — Di qwè ?

ROBERT. — L'banquier !

LINA. — Quand on n'a pus pon di liards, on bwèt d'l'euwe. Et ça, i da véci au robinèt... Vos viriz p'tète ène miète pus clér.

ROBERT. — Vènoz, Paul ?

PAUL. — Dji vos sus, Robert !

ROBERT. — Aléz adon... *(is sôrtich'nut)*.

SIN-NE VII

LINA — ZENON

ZENON. — Ça m'a l'air d'in djinti garçon, n'don, Lina ?

LINA. — Vos avoz d'd'ja vèyu ça, vos ?

ZENON. — Oyi, i m'a l'air d'in garçon conv'nabe èt dj'ai min-me enviye, s'i travaye bén èvidamint, di li d'nér 25 francs d'pus par djou.

LINA. — Bén c'èst seûr, donèz li 200 francs au prumi côp.

ZENON. — Pouqwè né s'i lès mèrit'rot, pasqui c'èst-ène famiye qui a m'chènance ni dwèt né dawè toutes ses auches pou viquer. Céq èfants èt l'ome qui travaye dins l'bos... I n'dwèt tout l'min-me né gagni pèzant.

LINA. — Est-c' qu'on n'èst pout d'ça, nos ôtes. Et adon quand on n'èst né capâbe di nouri des èfants don, on les lèche èyu-c'qu'is sont.

ZENON. — N'a pèrsonne qui vos dit qu'i n'sét les nouri don. Nos n'savans né c'qui gagne, mins à m'chènance, ça n'dwèt né yèsse tèribe don.

LINA. — A mwins qui s'patron n'fuche arivé come vos, qu'i d'euche compation... Et quand va-t-i v'nu comminchi ?

ZENON. — Dji va li d'mander qu'i vègne lindi si n'a moyén. Come ça, nos sèrans en force pou tchèri, èt vos, vos pouroz d'meuré à l'cinse. C'n'èst né ça des ovradjes pou ène feume don. Vos d'avoz d'dja bran-mint d'trop insi.

LINA. — Vos trovez ?

ZENON. — Oyi, Lina... Vos n'avoz pus vingt ans nèré.

LINA. — Vos n'mi pèrdoz né d'dja pou ène viye feume don ?

ZENON. — N'a tout l'min-me né moyén d'rézonér avou vos. *(Robert èt Paul rintèr'nut... Is l'ont r'tiré leus blousons èt sont st'en tch'mise)*.

SIN-NE VIII

LINA — ZENON — PAUL — ROBERT

ROBERT. — Aléz, en route... Nos sèrans pus lèdjir insi.

PAUL. — Oyi, dji n'sèrès né mauvé d'sôrti wôrs di cès guèniyes-là.

ROBERT. — Par file à droite, droite...

ZENON. — Dizoz, Paul... Est-c'qui vos pouriz v'nu comminchi lindi ?

PAUL. — Oyi, n'don, dimègne au gnut, dji m'ramin'rès.

ZENON. — Dimany'e adon ?

PAUL. — Ah oyi, c'èst d'dja d'many'e dimègne c'èst l'vré... On n'sét pus come on vique.

ROBERT. — Non, èt pou l'momint, i sautèle deûs djous au côp.

ZENON. — Wétiz toudis d'yèsse r'mètu vos, pasqui asteûr, c'èst fini d'commander l'z-ôtes, i vos faurèt wèrqui.

PAUL. — Eh bén, d'abôrd, dimany'e au gnut dji sèrès ci, cinsi.

ZENON. — C'èst bén djinti m'feu... Vos n'aroz né bran-mint des timps di d'meurer à vo maujone.

PAUL. — Ça n'fét rén ça, cinsi.

ZENON. — Come ça, lindi, nos tchèrirans à deûs atèléyes wèyons, si quéqu'fiye i vérot à ploure, pasqui l'baromète s'èva par là.

PAUL. — Vos ploz compté sur mi, cinsi.

ZENON. — Dji vos r'mèrci m'feu.

ROBERT. — Eh bén qué novèle, èst-c'qui vos v'noz ?

LINA. — Fuchiz pau ène miète rézonabe, Robert.

(Batisse intère).

SIN-NE IX

LINA — ZENON — PAUL — ROBERT — BATISSE

BATISSE. — I m'chènéve bén, qui dj'avons ètindu brére... No gènèral èst r'vènu.

ROBERT. — Bondjou papa, Batisse. *(I va l'rabrèssi ossi)*.

BATISSE *(à Paul)*. — Monsieur... Et qué novèle Robert, la classe a-t-èle sti boune ?

ROBERT. — Oyi, oyi, Batisse, èt èle n'est né co finiye savoz, nos dalans l'achèver là.

BATISSE. — Vos avoz co l'goyi sètche en èfèt, on ètind ça à vo vwès, à tèl pwint qui quand dj'vos ai ètindu tchantér nawére, dji m'a dit dins mi min-me, dè vlè yun qui cache à fér ploure.

ROBERT. — Hé la Batisse c'n'èst né mi, c'èst li. *(en montrant Paul)*.

ZENON. — Ah, oyi... Paul dji vos présinte mi très-cinsi... Batisse, vola vo nouvia vaurlèt.

BATISSE. — Enchanté, m'feu.

PAUL. — Mi ètou, Monsieur.

ZENON. — Asteur, dji va vos d'mander ène saqwè, Paul.

PAUL. — Dji vos choute, cinsi.

ROBERT. — Hé, mins dispétchiz-vos, pasqui dj'sins qui dj'va flauwi, mi.

LINA. — Alez-vos-zè dins vo lit adon.

ZENON. — Batisse qui vos wèyoz véci, volà près d'céquante ans qu'il è-st'à no sèrvice, c'èst donc vos dire qu'i conèt s'mèsti, c'èst li qui m'la aprind dayeurs... Dji vos d'mandrès dèl chouter come si c'èstéve mi, i n'ara jamé qu'des bons consèyes à vos donér.

PAUL. — C'è-st-ètindu, dji vos l'promès, cinsi.

ZENON. — A la-bouneûr, m'feu.

BATISSE. — Dji crwès qu'nos frans bon min-nadje èchène.

ZENON. — Dji l'èspère.

ROBERT. — Oyi, mins c'côp ci lèyiz'l vènu don, pasqui dj'atrape l'feu dins m'goyi, mi.

LINA. — Ni dalez né co vos fér r'marquér toudis.

ROBERT. — N'a pon d'imbaras, maman. *(I prind Paul pau brès èt is sôrtich'nut en tchantant... « C'est la classe qui s'en va...)*.

SIN-NE X

BATISSE — ZENON — LINA

BATISSE. — Qué bouneûr di yèsse djon-ne !

LINA. — Vos avoz yeu vo tour, Batisse.

BATISSE. — On n'da né profitér asséz da, cinsière.

LINA. — Plindèz-vos, vos èstoz bén conservé pou ça.

ZENON. — Et adon, Batisse, qwè d'zoz d'no novia vaurlèt ?

BATISSE. — I n'mi displét né, dji crwès à l'vire, qu'i n'ara moyén d'sètinde avou li.

ZENON. — Dji l'a pinsé come vos, Batisse... Asteur nos dirans in côp r'passér les lames, pasqu'èles d'ont dandji. Avoz sti r'quer l'ôte au marchau ?

BATISSE. — Ah non ça, dji n'y a pus sondji.

ZENON. — Ça n'fét rén, nos l'pudrans en passant. N'avoz nén swè ? Vloz in vère di bire ?

BATISSE. — Dji vous bén, i fét tél'mint tchaud. *(Zénon vèrse à bwère)*.

LINA. — Ni vos mètoz né à tchanter ossi, savoz, Batisse.

BATISSE. — Avou c'tèle-ci dj'arons d'djà des ruches azard. Ah, dins l'timps, dji dè buvève volti yène ossi, n'don, Zènon ?

ZENON. — Tout l'min-me il èst r'tcheu su m'nom... Oyi, Batisse, dji vos à vèyu pus d'in cop r'vènu en fiant deûs vôyes èt en tchantant. Tous les dimègnes, vos daliz bwère vos p'titès virgules, ça pinse à vos.

BATISSE. — Bén dj'n'avéve qui ça n'don mi. Dji n'avons pon d'feume à dorloter.

LINA. — D'û vént n'vos avoz jamé marié vos, Batisse ?

BATISSE. — Pasqui dj'ai toudis vèyu volti l'libèrté da, cinsière. Adon, si dj'avons co sti seûr di tchér su ène boune, mins èles sont tél'mint rares qui c'èst come à l'lot'riye, i faut tchér su l'bon numèrô.

LINA. — N'a qu'lès omes qui sont bons, azard ?

BATISSE. — Dji n'a né dis ça, cinsière, mins dj'ai vèyu bran-mint des camarades qu'èstinnes bén r'loyi. In côp mariés, on n'les wèyéve pus v'nu djouwer leu paurt aus cautes, qui bén rar'mint. Et bén sovint quand is l'èstines prèsse à v'nu, èle atrapines des maus d'vinte, des maus d'tièsse, quand on n'vènéve né les r'quér au cabarèt avou l'mantche di brouche... *(Zénon rit)*. — C'è-st-insi Zénon, èt c'èst pou ça qu'dj'ai toudis priyi l'bondieu qui m'présèrve d'in maleûr parèy.

LINA. — In maleûr, vos ? *(on bouche à l'huche)*. — Intréz !

SIN-NE XI

BATISSE — LINA — ZENON — JANE

(Jane intère toute abiyée di nwèr, èle è-st-en deuye di s'maman. Ele a dins s'bras in vî pagni rimpli).

JANE. — Bondjou, Madame, Messieus.

TERTOUS. — Mam'zèle.

LINA. — Qwè vindoz mam'zèle ?

JANE. — Dji n'vind rén, Madame.

ZENON. — Nos dirans vire don, Batisse.

BATISSE. — Oyi, mai... Zénon. *(Is sôrtich'nut)*.

SIN-NE XII

JANE — LINA

JANE. — Madame, volà deûs djous qui dj'sos st'en route pour mi cachi d'l'ovradje, èt dji véns vire si vos n'avoz né dandji d'ène mèsquine.

LINA. — Dji r'grète bran-mint mam'zèle, mins nos n'avans né d'l'ovradje asséz pou prinde ène mèsquine.

JANE. — Dji sos si malereûse, Madame... Dji sos toute seule au monde.

LINA. — Et vos parints ?

JANE. — Dji vén d'piède mi maman, li samin-ne passéye, èt vom'là livréye à mi min-me.

LINA. — Et vo papa, li ?

JANE. — Mi papa, dji n'ai né yeu l'bouneûr d'èl conèche, il est mwart qui dj'èstéve co toute pitite.

LINA. — Vos èstoz d'avour-ci ?

JANE. — Non, Madame, dji sos d'Châlèrwè.

LINA. — I n'a d'l'ovradje asséz à Châlèrwè pourtant, c'èst rimpli d'usines, c'n'èst né l'ovradje qui manque don.

JANE. — Dj'èl sés bén Madame, mins come dji sos toute seule dj'arons mia yèsse dins ène maujone, èyu-c'qui dji m'sintirons ène miète come à l'minne. Rén qui l'fét di rintrer dins ène apartement toute seûle au gnut mi fét peu. T'andis qu'dins ène maujone, mèléye à l'viye des ôtes, i m'chène qui dj'ariv'rons mia à rovi mes pin-nes.

LINA. — Oyi, dji vos comprinds bén m'fiye, toute seule c'èst toute seule. *(Zénon intère)*.

SIN-NE XIII

JANE — LINA — ZENON

ZENON. — N'avoz né vêyu m'burète à l'wile, vos ?

LINA. — Siya, èle èst dins l'anèxe, dji m'da chèrvu pou l'barate... *(Zénon sôrte pou rintrér ossi rate avou ène burète. I disquind à l'chiminéye èyu-c'qui prind s'bwèsse à toubak èt boure si pupe)*.

LINA. — Et vos n'avoz pus pon d'famiye ?

JANE. — Non, mi maman èstot orfeline lèye min-me èt n'avot pon d'frére ni sœur.

LINA. — Et du costé d'vo papa ?

JANE. — Quand il a sti mwart, pus personne ni s'a r'tourné après m'maman... Dj'ai byien sti malereûse, madame. *(Zénon ascoute Jane avou atincion)*.

LINA. — C'èst byin trisse m'fiye, dji mi r'mèt à vo place, mins qwè vloz, véci c'n'èst né possibe, savoz.

JANE. — Dji n'dimande pon d'gadje, Madame, dji travay'rès pou mès dispins èt pou m'lodj'mint.

LINA. — C'èst djustumint ça, dji n'sarons né vos lodji nèré.

JANE. — Dji vous bén dwarmu dins les staules ou dins l'grègne... Dji vos supliye, Madame, euchiz compâcion d'mi...

ZENON *(qui si r'toune)*. — Est-c'qui vos savoz bén trére, mam'zèle ?

JANE. — Non, mins dji vous bén aprinde, dji vous bén fér tout c'qui vos vloz. *(Lina rwète Zénon d'crèsse)*.

ZENON. — Si nos l'pudrinnes don, Lina ?... Ça vos aidrèt tout l'min-me don, vos n'ariz pus qu'l'ovradje d'èl maujone èt mam'zèle vos aidrot co.

LINA *(véxéye)*. — Bén fioz'm dimeuré dins m'lit au prumi côp. Et adon, èyu-c'qu'èle lodj'ra ? Li p'tite tchambe, il faut pou quand les flaminds vèn'nut à pétrabes...

JANE. — Dj'vos dis co in côp qui dj'vous bén dwarmu n'iimporte èyu, Madame.

LINA. — On nos r'wétrot d'crèsse dins l'viladje, di vos lodji dins in staule.

ZENON *(qui sondjive)*. — C'èst tout simpe...

LINA *(qui l'côpe)*. — Comint ça, tout simpe ?

ZENON. — Robert couch'ra avou Paul.

LINA. — Qwè-c'qui vos m'racontez là ! No garçon dalér couchi avou l'vaurlèt... Pour mi, vos pièrdoz l'tièsse vos, Zénon.

ZENON. — Pouqwè don... Dji sos seûr qui Robert ni dirèt rén à ça.

LINA. — Vos l'avoz co trové enfin.

ZENON. — Dji vos accèpte mam'zèle, vos pouroz v'nu cominchi lindi.

JANE. — Bén... Dji pous d'meurer tout d'sûte si vos vloz.

ZENON. — I faut tout l'min-me qui vos daléche r'quer vos afères don.

JANE. — Tout c'qui dj'ai è-st-avou mi, dins m'pagni èt su m'dos...

ZENON. — Et vo lodj'mint ?

JANE. — Dji n'd'ai pus pon, Monsieur.

ZENON. — Et èyu daliz dwarmu insi ?

JANE. — Quand m'maman a mouru nos estinnes dilé l'curé d'no viladje. Avant ça, nos avans bran-mint vwèyadji, èt adon nos avans sti lontimps en France wèyons.

LINA. — Vos daliz bribér, c'èstot pus facile qui d'travayi n'don ça.

JANE. — Oh, Madame... *(èle si mèt à brére)*.

LINA *(à Zénon)*. — Vos avoz gagni l'prumère mantche... Dè vlà yène dins vo maujone asteur.

ZENON. — Lina !!

LINA *(toute mauvaiche)*. — Mins nos virans bén qui c'qui gagn'ra l'deuzième, pasqui ça n'dur'rèt pus insi. *(Ele sôrte à gauche en clapant l'uche)*.

SIN-NE XIV

ZENON — JANE, pwis BATISSE

ZENON. — Ni brèyoz pus mam'zèle, m'feume n'est né si mèchante qu'èle n'a l'air, èle a rate dit, mins au fond, èle a bon cœur, vos viroz. Vènoz, nos dirans li r'trover dins l'anèxe. *(I l'fét passer d'vant li en drouvant l'uche di gauche, quand Batisse intère)*.

BATISSE. — L'avons, Zénon ?... *(apèrçuvant Jane)*. Pardon, mam'zèle...

ZENON. — Oyi, dji l'ai Batisse. Passez toudis par ci mam'zèle...

JANE. — Oyi, cinsi... *(èle sôrte)*.

BATISSE. — Qui èst-ce ça ?

ZENON. — C'è-st-ène djon-ne fiye byin malereûse qui dj'véns d'ègadji comme mèsquine.

BATISSE. — Ene mèsquine godome...

ZENON. — C'èst par compacion qui dj'l'ai prind savoz, Batisse.

BATISSE. — Et bén l'cinse si r'monte tout d'in côp, là... Vaurlèt, Mesquine...

ZENON. — Oyi, Batisse, mins i manque co ène saqwè à l'cinse... Ene saqwè qu'on a pièrdu dispus lontimps.

BATISSE. — Di qwè, Zénon ?

ZENON. — L'Bouneûr... *(I r'monte su l'anèxe, Batisse li rwète èdaler en n'ossant s'tièsse. Su c'timps là, l'rideau tchét tout douc'mint)*.

FIN DU PRUMI AKE.

Le TYROL

Une ambiance du tonnerre.

Des consommations de tout premier choix.

Un accueil toujours vraiment sympathique.

4, Rue Emile Tumelaire
CHARLEROI

Pour être bien habillé ?

LA MEILLEURE MAISON :

SAMVA

GILLY - 4 BRAS

BON - BEAU

PRIX RAISONNABLES !

Par sa Qualité,

Par sa FINESSE,

LA BIERE

MEIRESONNE

S'IMPOSE

Sa CELTA,

Sa CELTA-PILS

et la gamme des BIERES DE TABLE



M. Lefèvre

de l'Ecole Nationale d'Horlogerie de France (Cluses)

HORLOGERIE
JOAILLERIE
ORFEVRERIE

75, r. de la Montagne
CHARLEROI
Téléphone 32.11.23

Maison fondée en 1870

DIALECTE DE FLEURUS

nos bias et vis mots

★

LES CONNAISSEZ-VOUS ?

Riloper : boire avîdement.
Rilauki : relâcher.
Riléye : rangée.
Rilayî : frapper à tour de bras.
Rime-rame : rabachâge - proverbe.
Rimoufter : répliquer, oser répondre.
Rinakér : rebuter le boire et le manger.
Rinauder : dégobiller.
Rinflé, flant (fé du...) : ambitieux.
Riniguér : ruiner (surtout au jeu).
Rinpwin.ne : qui travaille beaucoup.
Ripinpér : habiller avec recherche.
Ripwé : herse.
Rîrîye : hilarité.
Ritané : durci.
Ritchichi : plat friand.
Riwaussî : augmenter.
Ro : hongre.
Robinér : se dépêcher.
Reûmyî : remâcher.
Riyotrîye : badinerie.
Riwakér : vomir.
Rodoûye : femme de mauvaise vie.
Rnauchwé : gaule.
Ronkyî : râler.
Ronkyon : râle.
Ronchisse : broussailles.
Roupîye : appendice du dindon.
Rontî : à plis.
Roulière (à l'...) : en roulant - fondrière.
Roupîye : maladie bénigne.
Rouf-rouf : étourdi.

Etablis. d'Imprimerie LONDOT Frères
50, chaussée de Bruxelles - Lodelinsart

C'EST SI PRATIQUE !

Offrez-vous une reliure automatique pour conserver intacte votre collection du « Bourdon ».

(4 teintes : rouge, bleu, vert, brun).

Prix : 60 Frs à virer au C. Ch. Post. 1980.56 de F. Barry - Charleroi.

AUX 100.000 CHANSONS

Vous trouvez tous les succès du jour, ainsi que **100.000** autres chansons, des instruments de musique, des pièces de théâtre.

5, Passage de la Bourse, CHARLEROI

Chantiers Anselme Négleman

Société Anonyme
3, Rue de Bosquetville, à CHARLEROI
Tél. 31.44.11 - 31.45.10

Pavements en tous genres - Revêtements en faïences et en éternit - Matériaux de construction - Tous les travaux de stuc et ornements en plâtre - Charbons.

LUSTRES, LAMPADAIRES, ECHELLES, FONDS DE CHAISES

Maurice VERHOEVEN

71, Rue de Marcinelle, Charleroi
Tél. 32.54.73 - 32.83.76

BOISELLERIE EN GENERAL
Spécialité de Porte-Habits de tous modèles
Barres et Accessoires pour Tentures

Le PALAIS du PEUPLE

Café - Caveau - Restaurant

Pâtisserie

CHOIX — BAS PRIX

SALLES

pour Réunions et Banquets

Téléphone 32.37.27

CHARCUTERIE CENTRALE

Spécialité de Charcuterie Fine



A. Lambrechts-Wilmart

7, RUE NEUVE

CHARLEROI

ENFIN, NOS LES R'TROUVONS

Z. — Mon Dieu, Louwisse, qu'i gn-a longtimps qui dj'vos é vu ! Dji pinseus qu'vos n'vikiz pus !

L. — Hé la, Zabèle, ça n'prèsse nén, savèz ! Au contrére, èm' fîye, dji vike come deûs èt si dj'é disparu dèl circulâtion, c'èst pasqui m'mèd'cin m'a r'comandè di m'« relaxér » !

Z. — Qwè c'qui c'èst ça pou 'ne bièsse !...

L. — Gn-a pont d'bièsse là-d'dins... «Relaxér» en français, ça vout dîre si r'pousér, si stinde, t'au-di-long dins in fauteuy... come ène barone. da...

Z. — Et vos davèz profitè !...

L. — Dji d'é profitè pou fér arindji mes vîs fauteuys pa **TAPILUX** qui m'a rafistolè ça au pére des pouces. On jur'reut dès noûs !... Et dispus don, dji m'« relaxe » à volonté !... Dji sus come au Paradis, d'austant qui m' boulome m'a gâtè en fèyant r' nouvelér lès tentures dèl place di d'vant. Avou les nouvias tapis qu'il a co fét placér, dji sus la-d'dins come in « colau-pîrau » !...

Z. — Vos avèz dèl chance, vous...

L. — Put-ète, mins tous les min-nâdjes pouvnut facîl'mint s'payî ène parèye satisfaction... Nous, nos passerons nos condjîs payîs dins nos cayaus, mins ni sèrons-ne nén come des pèchons dins l'euwe ?

Z. — Vos avèz rézon, Louwisse. Dji m'vas dè pârlér à m'Djosèf èt s'i n'mi min.ne né l'samwène qui vént à **TAPILUX**, dji f'ré come d'jai toudis fét, dji boutré à m'môde !

Ah ! les couméres, c'èst toudis yeûsses qu'ont l'bon d'bout !

EL PICRON.

TAPILUX

le spécialiste du tapis et de la tenture

30, rue de la Montagne

CHARLEROI

Du choix - De la qualité - des prix